'ALGERIE

LES PEINTRES ORIENTALISTES

VICTOR
RUCAND

B. ARTHAUD
Succr des Editions J. REY
GRENOBLE



L'ALGÉRIE

ET LES

PEINTRES ORIENTALISTES



L'ALGÉRIE

ET LES

PEINTRES ORIENTALISTES

L'ALGÉRIE

ET LES
PEINTRES ORIENTALISTES

PAR

VICTOR BARRUCAND



COUVERTURES DE

KETTY CARRÉ et MOHAMMED RACIM

HORS-TEXTE DE :

Louis ANTONI, A. ASSUS, Maurice BOUVIOLLE, Léon CARRÉ, Léon CAUVY,
Henri CHEVALIER, Etienne CHEVALIER, Marius DE BUZON,
Eugène DESHAYES, Louis FERNEZ, Auguste FERRANDO,
Pierre FRAILONG, Edouard HERZIG, G. LINO, Lucien MAINSSIEUX,
Paul NICOLAÏ, Francisque NOAILLY, Maxime NOIRÉ,
Louis RANDAVEL, M. REYNAUD, Alex RIGOTARD,
Georges-Marie ROCHEGROSSE, Joseph SINTÈS, André SURÉDA.

B. ARTHAUD
Succr des Editions J. REY
GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

De cet ouvrage il a été tiré 150 exemplaires sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 150.

Il a, en outre, été tiré 3050 exemplaires sur vélin, numérotés de 151 à 3200.

Nº 1,198

AVANT-PROPOS

Il s'agit d'un album.

L'Algérie est complexe et plus que sa peinture qui reste encore assez simple et directement influencée par la Métropole plus encore que par la nature. Nous abordons ici un monde nouveau ou bouleversé en même temps qu'une vieille terre de sensualité d'outrances et de métaphores. Le pays est en pleine croissance et, sur des ruines et des jachères, en pleine création. Excusons son désordre et sa fièvre.

Un choix rapide d'impressions nous est proposé. A-t-il valeur de style ou d'ensemble ? Je dirai ce que j'ai cru voir dans ces notations diverses et sans atténuer les difficultés d'une conquête d'art qui cherche sa palette et ses rythmes.

L'Algérie se présente entre deux mystères : son passé et son avenir. Elle émeut sans paroles par son visage.

Je vais ajouter des mots à cette émotion. Cependant je n'essayerai pas de décrire quand il faudrait peindre ou chanter.

Nous laisserons l'esthétique générale si bien bouleversée au comptant et à terme par nos contemporains. Aujourd'hui nous tient et nous gardera. Nous porterons témoignage du lieu où nous vivons et des choses qui nous sont familières, à propos du Centenaire de l'Algérie française, pour marquer une date et un degré d'évolution. Et puis d'autres viendront, plus qualifiés, plus dogmatiques, mais non pas plus épris des reflets où se trahissent la beauté des formes, l'expression du regard, l'harmonie des sites. Et si ces lignes devaient avoir un sens durable, qu'elles soient seulement notre merci à la vie africaine et notre prière à ses images.



Il y a certainement des « époques », des moments où tous les tableaux se ressemblent. Celle que nous traversons ne sera pas la moins remarquable et la moins fameuse, car elle aura procédé intuitivement à un renouveau plutôt qu'à une renaissance en intensifiant la vitalité générale par l'importance du décor.

Tout a changé, même l'amour. La sensibilité d'une culture riche d'innovations s'est affirmée dans des formes qui tenaient autant du caprice que du calcul. Des rapports imprévus et souvent déconcertants ont été induits et inscrits comme si de nouvelles ondes spirituelles avaient passé sur notre terre. Il se peut que cela ait commencé à Denis Papin, aussi bien qu'à Baudelaire et à son frisson nouveau, ou à Charles Cros et à sa conception du graphique sonore. Des poètes, des savants et des constructeurs se sont rencontrés, reconnus de la même essence, incarnés parfois en une seule et même personnalité. La poussée s'est faite paradoxalement du dehors au dedans, à l'insu de la critique dogmatique qui continuait à broyer du noir sur du blanc.

Parmi les éléments de rénovation, on voudrait retenir ici le colonialisme et noter tout de suite qu'en s'exprimant par la peinture au pays du Maghreb il a cru devoir conserver l'étiquette orientaliste et s'en faire un titre.

Il y a fort peu d'orientalisme originel dans Horace Vernet, Delacroix, Decamps, Marilhat, Gérôme, Chassériau, Fromentin, Guillaumet, Dehodencq ou même Dinet, bien moins que dans une cathédrale romane et dans Gauguin ou Marquet, par exemple, bien moins que dans Matisse et son tapis ou Van Dongen et ses yeux égyptiens. Mais, chez Delacroix, il y a le génie, l'invention expressive, la force du pinceau; chez Dinet, la notation exacte et rituelle du geste; chez Noiré, l'absinthe des ciels et le sentiment de l'espace.

Inspirés à d'autres sources, les Suréda, Gaudissart, Dabat, Assus, Fernez, Dufresne, Beaufrère, Mammeri, Segond-Weber, Salomon Taïb, d'autres encore ont su moderniser les anciens canons, méditer la miniature persane, tirer parti des formules géométriques et des dessins plats que Mohammed Racim conserve jalousement dans ses arabesques décoratives. Le lien n'est pas rompu.

Et puis il y a la terre, cette terre d'en face qui a retenu les Arabes dans leur course sans but et qui a su fixer l'invasion hilalienne. Complexe, baroque et séduisante, l'Algérie constitue jusque dans ses prolongements géographiques, le pays le plus beau, le plus imprévu, le plus varié : Algérie-Maroc-Tunisie, une seule rive, d'un seul tenant, avec ses plans de formation, sa vieille histoire confuse et ses cadres de race qui stratifient des mondes.

La polarisation n'y fut pas seulement orientale. Il ne faut pas un sens d'observation bien développé pour découvrir en Algérie une tendance américaine qui s'affirme tous les jours dans la passion du négoce, le génie du défrichement, l'odeur du chantier perpétuel et l'escalade des architectures.

Partagés entre tant d'influences, sollicités au plaisir des yeux, les peintres de l'Algérie auraient pu nous apporter une œuvre forte et originale, une « école », comme celles de Fontainebleau, de Pont-Aven, d'Aix-

en-Provence ou de Montparnasse. Le temps et la clientèle leur ont manqué jusqu'à présent. Il faut dire aussi que la nouveauté des motifs et leur signification profonde se heurtaient à une formation de l'œil et de la sensibilité qui n'était pas précisément favorable à la découverte.

* * *

La plus intéressante expérience fut celle d'une maison des artistes, que tenta l'excellent gouverneur Jonnart, véritable homme d'état et grand bourgeois français. En 1907, sur le rapport du critique d'art Arsène Alexandre (1), il décida d'appeler en Algérie de jeunes talents métropolitains, de les transplanter sur la terre nord-africaine pour savoir comment ils réagiraient et quelle serait leur influence sur le milieu colonial. Il rompait

(1) Arsène Alexandre : « RÉFLEXIONS SUR LES ARTS ET LES INDUSTRIES D'ART EN ALGÉRIE », publiées dans notre « AKHBAR » (novembre-décembre 1906) puis en édition spéciale.

Arsène Alexandre concluait en faveur de la fondation d'une nouvelle « villa Médicis » à Alger. Il en désignait même l'emplacement que nous avions repéré au cours d'une promenade que nous fîmes ensemble avec Maxime Noiré et Henri Mahaut. Citons son rapport :

« Il devrait exister à Alger, en dehors des musées, une maison des artistes.

« Cette maison peut être créée sans une aussi grande dépense que l'on pourrait croire. Son emplacement existe et il est merveilleux. C'est la maison des Abd-el-Tiff, au-dessus du Jardin d'Essai. Elle est admirable et elle est en train de tomber en ruines. Cette demeure qui est encore ravissante malgré son état de délabrement est placée de telle sorte que les plus belles leçons de la lumière et les plus belles richesses de la nature s'y trouveront en quelque sorte sous la main des artistes qu'on y logerait. Sa terrasse, sa colonnade, sa cour intérieure encore décorée de brillantes céramiques, son entourage de luxuriante verdure en feraient un séjour enviable et qui, soit comme gracieuseté à l'égard des artistes visitant Alger, soit comme récompense pour les jeunes artistes algériens qui se seraient distingués dans leurs études ou par leurs œuvres, aurait lui aussi une heureuse influence. La maison des Abd-el-Tiff que j'ai visitée à diverses reprises est certes en mauvais état. Des toits annexes sont effondrés, des ronces poussent un peu partout, des immondices s'entassent dans des coins exquis. Mais remise en état et logeant des artistes au lieu d'abriter au hasard quelques ouvriers, cette sorte de Villa Médicis ou en même temps « Kunstler Haus » d'Alger deviendrait vite aussi célèbre qu'enviée. »

L'idée de créer à Alger une autre « Villa Médicis » de tendance plus moderne que la pension de Rome séduisit M. Jonnart et cette fondation bientôt réalisée et dotée fut longtemps désignée sous le nom de « Villa Jonnart ». Les gouverneurs qui se sont succédé ont tous maintenu l'institution.

M. Viollette et M. Pierre Bordes, notre gouverneur actuel, ont accordé à la Villa une attention particulière. Tous ont compris l'importance de la colonisation intellectuelle prolongée au delà des études universitaires dans le domaine des arts.

ainsi avec les errements de la bourse des Beaux-Arts qui pensionnait des Algériens à Paris. L'Algérie devenait une école des Beaux-Arts. Dès le début, l'essai fut concluant. Jouve, Cauvy, Léon Carré, Poisson, Migonney, Dufresne, Marius de Buzon, Beaufrère, Bigonnet, Launois pour ne parler que des premiers, furent exaltés par l'atmosphère barbaresque. Au contact des choses nouvelles, ils affirmèrent des qualités latentes qui n'attendaient que l'occasion d'éclater.

A la vérité, l'Algérie possédait déjà une tradition et un enseignement classique. Sintès, procède de Lazerges, qui s'intitula vers 1880, chef de l'école algérienne, et l'on peut constater qu'un autodidacte, Maxime Noiré, ne doit rien qu'à son lyrisme méditerranéen, mais Pierre Salès rapporta de Paris le don cultivé du dessin et de la couleur. Armand-Point avait ouvert des voies à la peinture d'imagination noble.

Noiré mériterait une étude à part. Il a vu large, à la façon d'un panoramiste, des espaces que ne soupçonnait pas le paysage français cantonné dans l'analyse. Sommairement sans doute, il a su fixer l'illumination solaire sur le magnifique écran de la terre nue. Noiré, c'est la romance du désert, le chant de flûte des Hauts-Plateaux, la caresse jasminée du littoral. Avec sa barbe de fleuve et son faux air de Rodin, il fut le père audacieux de la peinture nord-africaine, celui qui marque une date, un départ et une arrivée. Il œuvrait spontanément, sans effort, sans recherches. Au début, il voyait gris et pâle ce que la lumière avait décoloré. Ce fut sa meilleure manière; puis il chauffa sa palette et ses feux d'artifice empruntèrent à Ziem, à ses rutilantes Venises, par besoin de plaire et d'être compris d'un public qui avait lui aussi son idée préconçue de la splendeur. Cependant, on ne saurait le confondre avec la foule de ses imitateurs. Noiré devait être le peintre de l'Algérie, et il en laissa plus qu'une affiche. L'intérêt que lui témoignait sa clientèle coloniale ne l'avait pas égaré en retenant son attention exclusive sur l'Algérie qu'il capta, comme Thaulow la Norvège, Dauchez la Bretagne, Boudin l'estuaire de la Seine.

* * *

Les Abd-el-Thif allaient se placer à un tout autre point de vue. Ils étaient des nouveaux venus, ils apportaient un bagage; ils avaient fait des études modernistes qui s'appliquaient plus ou moins à la nature du sol et de la lumière, mais ils savaient dessiner, graver et modeler : ils insistaient sur l'importance du métier.

Cauvy, par exemple, a commencé par voir à la manière anglaise de Brangwyn les marchés arabes grouillants et bariolés, mais il donna vite une autre armature à ses compositions volontaires. Avec lui la peinture algérienne se fit plus nerveuse, plus systématique. Il dirige depuis plusieurs années notre école des Beaux Arts. Hemche, tlemcénien indigène, évolué chercheur, paraît être son meilleur élève.

La préciosité des perles du Sahel, certains matins d'El-Biar dans le bonheur de la lumière, la vibration des montagnes kabyles tentèrent le pinceau de Léon Carré qui découvrit l'élégance et la finesse du paysage algérien. Ses études précieuses resteront comme des merveilles d'observation et d'harmonie. C'est sans doute à l'Algérie qu'il doit la flore de sa fantaisie d'imagier, poussée jusqu'à la luxuriance indienne et à la minutie persane dans notre « Chariot de Terre Cuite » et dans les « Mille Nuits et Une Nuit » du docteur J.-C. Mardrus.

L'excellent paysagiste berbère Azouaou Mammeri fut élève de Léon Carré. Sa remarquable vision des choses du Maghreb n'a pu que gagner à cette discipline.

Dabadie, après Dutasta, sut voir, en poète et en peintre, les terrains de la Bouzaréa, la belle tristesse d'une villa turque ruinée dans le creux d'un vallon que prolonge la mer.

Marius de Buzon sculpta à grands pans les vallées kabyles et donna à la touche algérienne une densité qui lui manquait. Excellent peintre.

Migonney, un maître, tué par son art, par l'idée de plus en plus haute

qu'il s'en faisait, a laissé des portraits qui seraient l'honneur de tous les musées. Celui de M. Louis Méley, un des Mécènes de l'art algérien, ne saurait être oublié. Et puis, l'un des premiers, il a su dire en coloriste et sans vulgarité, l'affaissement des maternités, la fatigue précoce des chairs du Sud. Son naturalisme à la Courbet ne flatta jamais le goût de l'amateur de calendriers; il ne cherchait pas à idéaliser le modèle : ce fut sa faiblesse marchande. Migonney qui avait fait la guerre en stoïcien fut tué par ses conséquences : il ne pouvait pas s'adapter, il ne voulait pas désapprendre, il préféra quitter la vie, volontairement.

Pour Dabat, novateur et chercheur, une danseuse des Ouled-Naïl n'est pas un type d'exposition et pas même la prêtresse d'un culte antique, simplement une empreinte de couleur, une arabesque et un relief. Dabat plus qu'aucun autre a peut-être le sens du mystère pictural.

Assus, lui aussi, est un devin, mais il procède avec plus d'hésitation et de scrupules. Il a surtout étudié les milieux juifs avec d'autres soucis que ceux de la composition. Il fixe ses familiers, il les accole comme devant l'objectif du photographe, et quand il poétise la femme, c'est à la manière byzantine. Ses fortes études parisiennes ont incliné maintenant son talent vers l'intimisme et l'humilité des méditations sur la ville, mais son amour de la couleur vive s'affirme encore dans ses natures mortes et ses fleurs au balcon.

Suréda, dont nous déplorons la mort récente, nous confie autrement le secret d'un orientalisme judaïque qui va vers le vitrail et la tapisserie de style. Aucun romantisme chez lui, mais toujours le souci des plus vieilles traditions dans une manière décorative et sensible aux harmonies sourdes.

Etienne Chevalier, jeune barbare étonné de se découvrir, maçonne d'enthousiasme des paysages et des marines avec des contrastes fortement accusés. Sa touche n'hésite pas, elle inaugure et elle affiche hardiment.

Mathieu Verdilhan, le regretté peintre marseillais si fortement original, — comme l'a vu Bourdelle — avait indiqué déjà aux luminaristes extasiés

et vaporeux que la Méditerranée ne tient pas toute dans la vallée de Tempé, qu'elle ne craint pas le cri ou l'encrassement. Peintre algérien de la dernière promotion, Etienne Chevalier affecte lui aussi un orientalisme robuste qui fait litière de l'enveloppement et qui accuse la dissonance. Son père, Henri Chevalier, est au contraire, avec Frailong, le peintre des fraîcheurs de faïence, des visages penchés, des perspectives délicates, du dessin précis noyé dans l'atmosphère.

Noailly étudie une tête ou un paysage avec des scrupules de fidélité et d'application qui donnent de la solidité à ses notes et en font des documents.

Rigotard reste le spectateur assis de la vieille darse avec ses barques doublées dans leur reflet.

Fernez renouvela notre vision d'Alger. Audacieuses perspectives, raccourcis, contrastes, il voit d'un coup d'œil qui rassemble et qui précise. Quand une particularité le retient, il nous y attache et n'a pas cessé de nous surprendre.

Marquet trouva en lui un élève intelligent, et cela est tout à l'honneur de Fernez, car la peinture algérienne avait besoin d'être allégée et filtrée. Le préjugé du soleil dévorateur pèse encore sur nous et nous lui demandons des contrastes qui ne se trouvent guère que dans les atmosphères hollandaises. Il faut bien admettre que la peinture la plus colorée, la plus découpée nous vint du Nord. Mais d'autre part, la synthèse picturale du prisme, avec Seurat, Paul Signac, Monet, Pissaro, Sisley, Renoir, Maximilien Luce, a modifié profondément notre sens des vibrations.

Louis Bernard qui lâcha la toge du professeur de droit pour les caprices de la palette a su voir un Sud triste et déjeté, un Alger de foire populaire opposé à des marines d'Odyssée. Intelligent, audacieux, œil amusé, on s'applaudit de le rencontrer dans la cohue des salons algériens.

* * *

Noiré, qui méritait la gloire, représentait en même temps un danger qui s'avère dans la foule de ses imitateurs. L'écueil de la peinture algérienne, c'est l'irradiation, l'apothéose, le bouquet. Dabat, Maurice Bouviolle et Marius de Buzon ont montré qu'on pouvait retenir le dessin, le type, le caractère et l'ambiance algérienne, sans exagérer le procédé de détrempe. Fernez, Chevalier, Lino, Launois, Louis Bernard, Ferrando, ont découpé nettement d'autres tranches de vie dans le décor imagé.

Quelques-uns ont souligné ce qu'il y avait de luxuriant, de féerique et d'anglais dans les jardins d'Armide ou de Mustapha. Pour flatter nos palais d'été, Deshayes et Reynaud insistèrent. Nous leur devons de bien jolies portes, des vallons profonds comme des divans, des marines où la Méditerranée se souvient de la naissance de Vénus. Pierre Segond-Weber a composé avec goût et légèreté des scènes murales intéressantes.

Avec Léon Carré, l'art algérien s'est appliqué à sertir le joyau, à aimer la terre que nous foulons, à jeter sur les choses un regard franciscain, à considérer la fleur en elle-même et l'arbre dans son essence. Il y a beaucoup d'amour dans cet art attentif.

Marie Gautier-Antoni devant des poissons, des souris, une gerbe d'œillets, une masse de violettes, une floche de capucines griffues eut des ravissements japonais. Ses marines vertes et opalines ont une fraîcheur de marée. Art naturiste sans fadeur qui réhabilite l'aquatinte.

Depuis les premiers Abd-el-Thif qui sont devenus des maîtres, une technique vraiment picturale s'est affirmée en Algérie. Bien plus, elle s'est imposée. Ce fut quelque chose de très nouveau dans un pays où l'on s'évertuait plutôt à colorier pour le plaisir du badigeon ou, moins encore à pastelliser vaguement autour d'une ressemblance ou d'une parure.

Les gouaches de Ketty Carré sont ce que l'Afrique du Nord a produit de plus oriental et de plus mordant dans la reviviscence d'une admirable école cartographique. Ses œuvres rares sont des poèmes pensés, médités, expressifs et naïfs comme un sourire. Elles flattent et retiennent l'atten-

tion par un exotisme second qui n'est pas celui de l'observation directe, mais celui de la transposition spirituelle. Tout d'abord le répertoire a été choisi, les accessoires et les personnages s'harmonisent, la géométrie vient au secours du rêve pour aboutir à une expression soufiste de la sensualité. Il y a dans ces images qui sont autant de « chants du bienheureux » des indications de mosaïque ou de dallage, des divans et des lits, des faïences fleuries, des rosaires d'ambre, des coffrets de laque et des aiguières de cuivre, des arbres de printemps, des oiseaux des îles et des nattes de kiff. Une flatterie d'imagination s'ajoute à notre bonheur visuel. Art personnel et nombreux, raffiné et qui n'use du détail ou de l'accessoire que pour symboliser l'idée ou la mettre en page d'une façon ingénieuse.

* * *

Ce qu'on a appelé l'œil du peintre, c'est sa sensibilité, sa pénétration native, son raisonnement concluant et, en ce sens, la peinture est sans doute le plus intellectuel de tous les arts. Les colons appliqués à la mise en valeur des terres se préoccupaient assez peu du point de vue. Il importait surtout à leur jugement que le sol fut propice à la vigne ou aux céréales. Leur optique ne recherchait pas d'autres champs. Mais un certain besoin de paraître, de montrer des billets, d'affirmer un crédit, allait les porter à considérer la peinture comme valeur mobilière. En cela encore ils se rapprochèrent des Américains. De belles collections ont pu être constituées en Algérie comme un portefeuille bien classé. A côté des revendeurs qui nous inondaient de leurs rebuts, nous avons eu des salons originaux. Des amateurs avertis contribuèrent à leur succès. Il fut reconnu et accepté que la bonne peinture trouvait preneur en Algérie. On peut considérer, d'autre part, que les millions consacrés à l'édification du nouveau Musée et les divers prix d'encouragement votés par les Délégations Financières sont un hommage de l'agriculture aux beaux arts.

Le Musée d'Alger saura, nous l'espérons, trouver sur place les éléments principaux de son attrait. On devrait y voir l'interprétation d'un pays neuf et très ancien, une découverte autant qu'un souvenir, et pas seulement une collection à la suite des autres pinacothèques.

* * *

La géographie de l'Algérie se prête aux inventions picturales. Elle appelle une école originale.

Sa terre présente en profondeur trois pays qui diffèrent autrement que par leur division départementale. Derrière la côte facile, ce Sahel du littoral, aux marines comparables à celles de la Côte d'Azur, aux vignobles de verdure profonde, aux clos de primeurs compartimentés et protégés de cyprès et de roseaux en coupe-vent, aux bâtiments de ferme de construction européenne, aux villages de brique et aux rues alignées, tous parés d'un monument aux Morts, le ciel durcit sur les immenses cultures céréalières des Hauts-Plateaux; les mornes étendues d'alfas, les déserts pétrés que l'hiver couvre de neige. Et soudain le Sud s'annonce avec ses oasis, ses palmiers, son odeur de bois brûlé, ses jardins enclos de terre ardente ou éteinte jusqu'à la cendre, suivant l'éclairage des heures. Le Sud se montre, il vient à nous sur la route, sous les traits d'une femme aux seins vides, avec son fard et son fardeau.

Les races émigrantes se confrontent dans les villes du littoral, mais tout le passé sédentaire ou nomade de la rude Afrique domine encore l'intérieur du pays et s'affirme en scènes de transhumance ou de campement.

Il faut savoir que cela existe derrière le rideau des cultures. Pour notre part, nous ne renonçons pas à ce pittoresque. Il nous paraît bon de rechercher la trace biblique et de trouver dans cette transfiguration orientale de la croûte terrestre une raison de peindre et de penser à nouveau. Où

nous nous séparons de la caravane des touristes et des excursionnistes du désert, c'est quand nous affirmons qu'il faut dépasser le pittoresque photographique et sentimental pour aller au pictural.

De la même façon, nous fuyons la leçon des guides. On a tendance à croire en Algérie que la reconstitution des monuments historiques va faire revivre le passé. Aux colonnes du temple de Jupiter à Timgad, je préfère la simple inscription d'un légionnaire d'Hadrien, sur la dalle de marbre en bordure du forum : VENARI, LAVARI, RIDERE, LUDERE, HOC EST VIVERE. Par le système des villes de clair de lune, on n'aboutit qu'aux idylles hôtelières. Sur la terre d'Afrique, la peinture moderne ne peut pas oublier la vie antique et l'artiste viendra qui saura la ranimer dans son décor, mais alors que l'idée surgisse et survole le fantôme de pierre. Pensez à Puvis de Chavannes. Placez-le au pied de l'Aurès. Donnez-lui les modèles qu'il aimait. L'évolution algérienne va peut-être nous les rendre.

La terre n'a rien oublié. Dans la transcription picturale, ce n'est pas l'histoire et pas même le théâtre qui importent, mais essentiellement la vibration solaire. Bien que l'astre n'ait pas changé, il y aura du nouveau sous son regard. Nos érudits ne sauraient donc nous échauffer que par la peinture et la poésie. On goûtera plus d'émotion devant l'éventail montagneux du Chenoua que devant un manuel. Tipasa la romaine n'est pas morte. Un peintre la verra passer et s'asseoir encore au bord de la mer parmi les touffes de lentisque. Et si je nomme ce site mélancolique et fameux entre tant d'autres aspects de l'Algérie romaine, c'est qu'il a inspiré beaucoup d'aquarelles sans qu'on l'ait encore rendu à la grande poésie qu'un Ménard aurait su y découvrir. Je compte sur le sport et les jeux du sable pour nous ramener à la santé de la noble vie antique. Mais encore faudra-t-il la peindre à notre image pour qu'elle n'ait pas l'air d'un pastiche. N'oublions pas que les artistes créent les modes et le caractère d'un temps. Ils peuvent aider les travailleurs manuels à faire de l'Algérie un grand pays nouveau.

Un jour, j'ai assisté à l'inauguration d'une « plage esthétique ». C'était à Gournay, au bord de la Marne. Il y avait là une barrière à claire-voie, un écriteau « Entrée de la plage », sur la berge quelques tentes de repos et des cabines de louage accompagnant une trempette de grenouillère. On y jouait au ballon, à la danse des reins, à la nage et à la renverse, sous la conduite de deux moniteurs yougo-slaves : une misère, malgré quelques jolies femmes drapées dans leurs peignoirs. En transposant la scène à Tipasa, elle eût pris toute sa beauté, sa fierté, sa noble pudeur. N'avons-nous pas le cadre et les figures ?

* * *

Poussons au sud. La porte d'or de Fromentin nous invite et l'oued écumeux coule toujours entre les palmes, après s'être gonflé sous le vieux pont romain. Les tuniques vives des laveuses n'ont pas changé. Que faudrait-il pour échapper à la littérature ? Un pinceau, une vision, l'adaptation du modernisme à un site édénique : El-Kantara.

Voilà sans doute de l'orientalisme avec personnages. Nos exposants, à l'exception du regretté et admirable Dinet, n'y ont pas songé. Ils ont vu se dérouler sous leurs yeux des scènes de rêve antique et ne les ont pas retenues. Dinet a réhabilité l'anecdote et s'est incorporé à la vie arabe jusqu'à se faire musulman. Il repose à Bou-Saâda devant les choses qu'il a tant aimées.

* * *

L'étalage du prisme solaire sur les Hauts-Plateaux pierreux ne manque pas de grandeur. Noiré l'avait compris, mais il n'a pas tout dit. Il n'a rien soupçonné de l'animal humain, source de joie et de beauté. Sa peinture est un désert fleuri. Retenons pourtant sa révélation, mais qu'on éteigne

un peu les feux de Bengale que ses successeurs ont pris pour des harmonies audacieuses.

L'emprise du pittoresque saharien est fatale aux artistes. C'est qu'ils n'en ont retenu que l'illumination en sacrifiant sa misère et ses aspects de planète morte.

Le Sahara n'est pas toute l'Algérie. Il existe pourtant, plus qu'on ne croit et tyranniquement. Il existe comme un sphinx dévorateur, qui ne cesse de poser son énigme à l'orientalisme africain. Nos sudistes se répètent volontiers et rares sont ceux qui ont dit du nouveau sur l'Algérie des nomades et des ksouriens. On peut pousser jusqu'au Niger sans en rien rapporter. En réalité, il ne s'agit pas de décrire, de romancer et de noter, mais de délivrer l'enchantement des pierres et du sable.

Ce qui m'émeut le plus dans toute la peinture algérienne encore si superficielle, c'est qu'elle tend à des aspects qui ne seront découverts que par le génie d'un homme assez près de la nature pour pouvoir la recréer d'une vision profonde.

* * *

Autre pays, autre lumière, autre morale, l'Algérie nous provoque et fuit. J'ai constaté l'illusion tenace qui portait les colons à y bâtir et à y dresser des clochers pointus comme dans leur province, sans tenir compte du climat. Mais cette culture ne peut pas s'étendre au domaine des arts. La peinture algérienne ne sera pas celle de l'Ile-de-France, sous peine de mensonge. Et d'ailleurs, celle-ci traverse une crise assez grave pour qu'on l'observe à distance.

Nous avons vu quelques jeunes gens de l'école du Montparnasse apporter en Afrique la préoccupation du paysage floconneux. Le contraste de leur artifice avec les agaves menaçants et les banians aux bras panthéistes ne devait constituer qu'une curiosité. L'Algérie sera peut-être un jour la terre du coton, mais pas en peinture.

Alors Marquet vint et il vit que toute cette luxuriance confuse pouvait être réduite à quelques traits significatifs et à la limpidité matinale d'un cœur qui s'éveille.

Le miracle algérien était à chercher dans l'amour, qui sait découvrir toujours de nouveaux aspects et des qualités inaperçues dans le même objet. Nous en avons eu la preuve. Nous rompions avec les fleuristes et les ornemanistes. Notre art s'élevait, s'épurait, il allait vers l'Islam, ou plutôt vers l'Orient. Cependant, je ne veux pas médire des Niçois, qui ont su tapisser et rembourrer la Côte d'Azur. Ils sont également nombreux en Algérie. Leur industrie du confort a vite réagi sur le pays et fait pousser des bougainvillées qui jettent un manteau de laque carminée sur les murailles de chaux. Au début tout le monde a compris. Et puis on s'est lassé Notre peinture ne veut pas s'endormir dans les jardins de l'illusion et de la figuration théâtrale. Notre orientalisme va renoncer aux confitures de roses. On en reviendra à la pauvre Algérie brûlée. Elle avait sa beauté, sa pigmentation qui s'accorde mal avec les cadres de peluche.

* * *

Les colons sont surtout fiers et à juste titre de la richesse matérielle qu'ils ont développée dans l'Afrique du Nord, en soumettant la main-d'œuvre indigène aux disciplines du travail. A vrai dire, ce n'est pas assez. On ne peut pas s'en tenir là quand on cherche le bonheur.

On ne peut même pas s'arrêter à l'argent jeté dans la circulation et tirer argument de la folie de la vitesse. Laissons passer : l'auto n'est pas un but, on commence à le comprendre et que les jouissances de l'esprit sont en somme les plus vives et les plus durables. Dans cette voie, on pourra dire que l'Algérie coloniale est une parvenue, mais elle parviendra plus haut. La colonisation agricole n'en est qu'à son premier stade. Le goût du progrès, la séduction d'une terre à découvrir, à célébrer, la créa-

tion idéale de l'œuvre avec des matériaux nouveaux relèveront, en même temps que le prestige du pays, la valeur de tous les efforts qui ont assuré sa prospérité matérielle. Alors on reconnaîtra que l'Algérie avait besoin d'artistes et de voyants pour devenir elle-même et prendre son rang. On ne saurait l'évaluer seulement d'après sa balance commerciale. Il faudra porter en compte la naissance d'une race supérieure prenant titre, pour ajouter à l'héritage des ancêtres. L'arbre algérien sera jugé à ses fruits. Ils sont aujourd'hui de telle nature qu'on peut en conclure à l'excellence du climat, du terroir et des greffes.

Les artistes actuels ont vu les marchés, les docks, les comptoirs, les scènes de pèlerinage, la ruée des burnous devant les cafés de joie; ils ont fixé, non sans quelque prudence et retenue, la vibration actuelle de l'Algérie active et de l'Algérie contemplative. Avec eux, la vie spirituelle a resurgi. L'Algérie est un nom qui a un visage. Elle n'est plus seulement une expression géographique ou économique. On dira aussi ses tristesses, sa nostalgie, son ardeur des sens et son accablement. Alors, elle existera réellement et méritera d'être aimée pour elle-même. Je traduis ici une aspiration qui est une réalité. Ils sont déjà nombreux ceux qui ont assisté aux premières festivités de sa croissance, ceux qui ont senti leur cœur battre à son rythme. Après ces simples admirateurs de l'aurore, debouts dans leur champ d'épis, d'autres sont venus mêlés à une vie plus complexe, qui ont noté la tristesse antérieure des « ksour » ruinés, et la pastorale kabyle. Il en est qui ont poussé à la toile les femmes rentrant de la fontaine par les pentes pierreuses; d'autres ont fait entendre le chant du désert dans les mélopées de la caravane et d'autres ont courbé la tête sous le vent de sable. Je suis de cœur avec ceux qui ont élargi leur souffle en respirant la brise des matins sahariens et je pense aussi à tous ceux qui n'ont guère franchi les vieux remparts de la conquête, à ceux qui peinent sur nos chantiers, à ceux qui édifient un avenir dans la poussière.

Les peintres et les poètes sont en train de rendre à la terre algérienne son rayonnement. Ses beautés, ses richesses qu'on soupçonnait à peine se dévoilent peu à peu. Elles n'existeront pour tous que dans leur manifestation spirituelle. L'Algérie ne deviendra elle-même que par l'art; le monde des affaires et de la production ne sera connu que du jour où il aura trouvé sa forme originale et supérieure dans la spéculation idéale.

Dès maintenant il faut admettre que la logique d'une terre ne s'exprime bien que dans son harmonie contrastée. Le développement des arts est le meilleur indice de prospérité. L'Algérie attire et elle retient, mais son rayon sera plus vif, plus lointain quand elle aura trouvé sa forme et sa classe. Qu'elle s'embellisse par l'industrie, par le luxe et par la pensée, alors ses productions ne seront pas seulement celles d'une saison.

Jeune dans le concert des peuples, elle se recommandait par sa force de croissance et de contrainte mais l'heure devait venir où elle se transformerait par l'amour. En ce sens, le regretté Jonnart qui fut à Alger un grand gouverneur français, a précisé la meilleure évolution en affirmant que « l'Algérie n'est pas seulement une cave et un grenier ». Et c'est pourquoi nous ne croyons pas que le centenaire de la conquête doive se présenter sous le jour d'un simple comice agricole. Personne n'a d'ailleurs pensé qu'il put en être ainsi.

D'autres se sont inquiétés d'écrire l'histoire de notre installation encore mal connue et que les lettres de Saint-Arnaud à son frère ont éclairée d'un jour franc. Ne nous effrayons pas de certaines vérités; elles sont nécessaires car l'auréole ne suffit pas à l'histoire.

Et puis la conquête n'est pas finie. Elle n'est pas seulement celle des cœurs indigènes, mais celle de notre propre fond moral. En ce sens, l'Algérie française attend et fait confiance à ses artistes et à ses savants, à tous ses maîtres. Elle sait que la meilleure récompense de ces hommes de cœur serait d'influencer assez leur milieu pour le transformer comme le travail a transformé la terre. Quelle ambition! Et pourtant cela non plus ne leur

sera pas refusé; car les valeurs de pensée ne sont pas systématiquement ravalées ou méprisées; les générations s'instruisent, le goût public commence à se former, à s'épurer. Il faut sans doute compter tout d'abord avec l'étalage du luxe ou de la fortune dans un sens commercial. Ne nous étonnons pas trop qu'il en soit ainsi. Réjouissons-nous plutôt de cette prospérité. Là ne s'arrêtera pas la culture de la race.

J'ai vécu depuis trente ans dans ce pays et me suis toujours soucié davantage de le comprendre que d'en être compris. Je l'ai abordé au moment où il allait peut être se tromper sur lui-même en prenant la brutalité pour la force dans la période antisémite et j'ai sans doute contribué à le ramener à d'autres sentiments. Il devait apprendre à estimer toutes ses races indigènes. On veut bien en convenir maintenant et sans craindre le discrédit. L'art lui était nécessaire et il doit y prendre une importance que je dirai politique. Mais à ce sujet je m'excuse presque d'en discourir.

La parole dit trop ou trop peu. Elle exige d'ailleurs un sens critique dont la Métropole elle-même semble se soucier beaucoup moins qu'autrefois. En Algérie, nous sommes mieux placés pour voir. Mais qui donc, avant les artistes, avait regardé le visage de la terre ? Si le professeur E.-F. Gautier est un admirable géographe, c'est qu'il est en même temps un artiste et un homme d'esprit.

Le contact direct avec la nature par les arts plastiques doit créer en Afrique un pays nouveau. Nous avons réfugié là nos espérances, notre désir de survie dans une suite de générations. Nous n'avons pas réalisé, j'en conviens, le peuplement de Prévost-Paradol, trop paradoxal. Cependant nous allons plus loin en recherchant la qualité plus que la quantité.

Comprise comme jeu d'éloquence poncive, la littérature politique de notre pays d'origine allait se perdre dans une rhétorique surannée et inadéquate. L'exotisme et le colonialisme nous ont ouvert à ce moment des fenêtres sur le monde. On a cessé de se demander chez nous comment on pouvait être persan, arabe ou berbère, et quand une nouvelle école de

paysage, une conception nouvelle de la force et du caractère ethnique aura renouvelé notre documentation visuelle, nous aboutirons sans doute à des conclusions encore plus intéressantes.

* * *

Ceux qui auront voulu refaire la vie de la France en renouvelant son sang et en cultivant son génie ont été forcément des déracinés, mais nul ne leur reprochera d'avoir renoncé aux préjugés casaniers en considération des moissons qu'ils apporteront. Remettons-nous donc courageusement à l'étude de la ligne exacte, de la couleur et des nuances — dans la pensée et dans le paysage.

Pour ma part, je rends hommage dès aujourd'hui à ceux qui cherchent en Algérie une matière d'art et qui veulent ajouter à son enrichissement par des sensations qui ne sont plus seulement celles du vieux fond urbain. Etudes de paysans, études de provinces, fort bien! et mieux encore études coloniales. Les mots ne sont pas tout. J'ai peur de l'éloquence et du cliché, après avoir vu couler tant de vaines paroles.

Remarquons plutôt que nos impressions durables sont tout d'abord visuelles ou musicales. Allons vers les sources vives, vers la nature inépuisable et si nouvelle de l'Afrique. Ne renions pas l'exotisme : il nous soutiendra et nous entraînera.

* * *

Je me souviens des soirs de Figuig et des chevauchées dans la hamada, plus vivement encore d'un crépuscule orageux à M'raïer dans l'oued R'hir où la population négroïde semblait se mourir de fièvre sous un ciel bas. Je revois les sables micassés du Touggourt et m'imprègne sans fin de la désolation nostalgique des grandes routes du Sud. Ce sont des images qui

reviennent, des horizons qui s'espacent ou qui pèsent. Nous étions loin de l'Europe et nous restions nous-mêmes comme traduits et attirés. Non, ce ne sont pas des phrases qui chantent dans notre mémoire. Ce sont des rythmes et des empreintes. Je tiens pour du bonheur Biskra, Tlemcen, Meknès, Fez, Marrakech, Tanger, Tunis, Hammamet, Aïn-Draham et la forêt kroumire, la plaine de Kairouan baignée de mirages, Alger et sa couronne de jardins. Les soirs de siroco dans les cités en ruines s'associent dans ma pensée aux visions d'Espagne et d'Italie, aux calmes bords de rivières centrales, aux grondements du Fier dans les gorges savoyardes, à la verte retraite des Charmettes, au panorama de Pourrières et de Sainte-Victoire, aux marais ensoleillés de Port-Bail, à la désolation de la côte santone, à la poésie de la Rance et des récifs bretons. Ce ne sont pas seulement des noms pour moi, mais des preuves du vaste monde. Et c'est pourquoi je sens que la vérité n'est pas dans le voyage rapide et superficiel, mais dans l'enrichissement d'une personnalité qui s'élargit, qui s'augmente de tout ce qu'elle respire. Dès lors, il ne faut plus ergoter, il faut rester fidèle à la vie, travailler, penser, retrouver des forces en touchant la terre. Et c'est cela la peinture et la poésie à nos yeux. Il faut fuir les façades trop brillantes, les décors trop machinés, les marges du trottoir et l'horaire des trains pour retrouver le sens d'une vie moins fiévreuse et moins minutée. On me dira que je ne suis pas à la page, mais je pense que ce sont les autres qui ont vieilli.

L'œuvre de l'artiste n'est pas une vaine curiosité, mais la seule philosophie rationnelle à laquelle nous puissions prétendre. Le difficile et l'essentiel, c'est de prendre contact et d'établir le courant entre la vie universelle et les sens qui nous permettent d'y participer. Nous possédons déjà l'éternité quand nous sommes traversés par les courants telluriens et déjà nous pouvons comprendre que le patriotisme trop restreint, le particularisme provincial, n'est qu'une invitation du premier degré aux grands mystères de Cérès.

L'Algérie nous a mis précisément en face du problème à résoudre. Elle a fait de nous des transplantés d'Europe, pour nous permettre de reprendre racine et de réaliser un nouveau peuplement sur un autre sol. Voilà notre horizon colonial. Connaître la terre par les signes visibles, par la pensée, par le cœur. Notre destinée ne va pas plus loin.

Mais revenons à notre sujet, si tant est que nous nous en soyons écartés en mesurant l'étendue de notre champ.

* * *

Un des défauts de la peinture algérienne, lui vient d'être restée trop longtemps superficielle. Le reflet y prenait plus d'importance que le caractère. Les tableaux qu'elle nous offrait manquaient d'émotion solaire et d'adhérence mentale. Quand ils s'efforçaient de saisir la nature, ils n'en prenaient que le détail le plus apparent et quand des préoccupations de vogue métropolitaine s'ajoutaient au graphique, sa signification locale nous échappait encore davantage. Il est vrai que, parmi nos anciens orientalistes, si dignes d'admiration comme poètes, metteurs en scène et techniciens, il en est fort peu qu'une considération essentielle ait préoccupés. Voyez par exemple Fromentin, comparez ce qu'il a écrit à ce qu'il a peint. Sa définition était excellente : « L'art de peindre n'est que l'art d'exprimer l'invisible par le visible ». Pour sa part, il n'en a tenu aucun compte. L'âme de la nature n'y est pas, celle des personnages non plus. Ce sont des scènes, des attitudes et des arrangements. La torpeur chaude et naturelle qui pèse sur les tentes basses de Guillaumet est certes plus expressive. Ingres est tout autrement orientaliste et bien plus que Fromentin. Dans ses « odalisques » et dans son « bain turc », il a su incarner une volupté asiatique. Et cela est d'autant plus remarquable qu'il a empêché Fromentin et quelques autres de voir l'Orient autrement que lavé, peigné et dressé.

Et puis il y a eu les bibliques, les évangélistes, les Tissot, qui sont

partis d'une idée juste, mais qui ont fini par éclipser Jésus, sous prétexte d'en ranimer l'ombre.

Un bédouin, comme son nom l'indique, est un paysan. On le peindra très mal, si l'on s'est inscrit à l'école de Chassériau, qui monta si bien des mannequins de parade conformes à l'idée que l'on pouvait se faire de la chevalerie arabe d'après le Tasse, Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor. Je ne veux pas dire que l'idée de ces imaginatifs était spirituellement fausse, mais elle ne pouvait pas aider à découvrir l'Algérie.

Avec sa sensibilité slave et son parler un peu traînant, notre regrettée collaboratrice Isabelle Eberhardt a vu de près les scènes du Sud et leur rusticité naturelle. Son écriture simple et abrégée, émue à l'intérieur sous des formules presque banales a permis aux peintres comme Migonney de s'évader du romantisme truculent ou romancé pour dire du vrai dans le portrait d'une « Guéblia » allaitant son enfant. Mais c'est là un secret de la poésie slave — orientaliste par conséquent — qui sait tirer la lumière de la grisaille par une sorte d'émanation et sans allumer les mots.

Orientalisme et rutilance sont deux choses distinctes. Rubens et les Hollandais ont aimé la couleur par goût, par contraste et comme donnée du problème. Quelques modernistes comme Louis Bernard ont peint fort justement des ksour (villages) sahariens, qui plaisent par un sentiment de décoloration, de caducité et d'humilité, sous le souffle du Sud qui ploie les palmiers et les tord. Je rapprocherai volontiers ce sentiment de la phrase grise des slaves, qui pénètre l'âme des choses et les situe dans la nostalgie ou le cafard du légionnaire. Simplicité n'est pas pauvreté.

Nos modernistes ont osé dire que les murs de toub (pisé) des pauvres villages de terre grise ne tenaient pas d'aplomb et, de ces pauvretés, ils ont retenu pourtant un sentiment de grandeur.

L'immense misère du Sud n'est encore écrite que dans des pages de style. Elle offense la conception de notre rôle, elle contrarie en même temps la formule de tourisme révélée aux vitrines lumineuses. Combien

différente de ces bariolages est l'impression qu'on peut ressentir en s'asseyant après une marche de soleil dans un de ces petits cafés pleins de mouches, aux murs effrités, au toit fait de tiges de palmiers où le caouadji silencieux dose sa poudre de pois chiches sur « l'oudjak » dans de minuscules cafetières de fer blanc à long manche. Quelques bancs, deux nattes d'alfa, parfois un oiseau en cage et des fumeurs écroulés, mais par la porte toujours ouverte se découpe un pan de ciel d'un bleu si profond, si émouvant, qu'on n'accorde plus d'importance qu'à ce rythme solaire contrastant avec la neutralité des pauvres choses et des pauvres gens. Alors un vers de Mallarmé peut s'inscrire dans le domaine essentiel de la peinture et rejoindre l'idée qui l'inspira :

De l'éternel azur la sereine ironie...

Et c'est cela le Sud, moins et plus qu'un feu d'artifice, avec quelques gestes religieux.

Alors, ô voyageur, si ton cœur n'a pas pleuré, si ta pensée n'a pas quitté le monde du bruit et des négoces, que venais-tu chercher ici ? Le Sud n'est pas une réclame, encore moins un cordial : sa méditation est amère.

L'heure des siestes d'amour dans l'accablante chaleur des chambres de prostitution nous enseigne aussi l'orientalisme algérien, si près de terre et de la vérité avec ses matelas étroits en bordure de la natte et des faïences murales, quand, par une lucarne étroite, se montre — comme dans une gouache de Ketty Carré — le visage de la montagne nostalgique où la pureté persiste dans la neige des cimes.

Et nous comprendrons aussi les danseuses glissantes. Elles s'avancent, les mains unies d'un seul doigt, la face peinte, alourdies de tresses en grappes, avec des yeux sans regard et des ondulations de vagues, puis reculent et semblent se perdre dans le mur de terre historié de géométries et de formes monstrueuses. Mais de nouveau, sur nous, leurs yeux s'allu-

ment cette fois, sans que la bouche aux lèvres fermées s'éclaire seulement d'un sourire. Et la musique argentine des bracelets frissonne un peu aux chevilles et aux poignets pendant que le corps se renverse à peine.

Alors, fuyant l'éclairage fumeux du quinquet et l'odeur aliacée de l'acétylène, nous sortirons dans la nuit avec une inquiétude sensuelle et jamais la musique du silence n'aura été plus profonde et jamais le ciel ne se sera incurvé plus largement sur nos têtes avec plus d'étoiles et d'attirance.

Aimantation des races, c'est encore de l'orientalisme, du nostalgique, de l'exotisme, une aspiration vers la hauteur dans l'accablement des relents animaux et des parfums. Nous avons quitté semble-t-il, le domaine de la peinture, mais nous allons y rentrer avec une intelligence plus fraîche et plus docile, si nous avons compris et accepté l'indicible gravitation.

* * *

L'orientalisme, c'est le point où la sexualité rejoint la divinité, par le soufisme, le sensualisme mystique ou même la guitare hawaïenne. Si ce n'est pas cela, ce n'est rien, bien moins qu'un sous-bois de Corot peuplé de nymphes qui sont du moins l'expression d'un Occident théorique et élégiaque.

Et puis il y a les cimetières : celui de Rabat, sur la mer, et ceux du Souf où rôdent des sorcières aux ongles usés par le sable.

Et puis il y a les zouïa et cette mosquée de Sidi-Bou-Médine, où la légende de la tourterelle nous fut contée par un marabout centenaire.

Il promenait une tourterelle en cage, une touterelle mâle, et l'oiseau saluait profondément, en roucoulant comme font les fidèles dans leurs prières : « Ecoutez, il est seul et il répète Allah, Allah ! avec une aspiration forte. Mais un jour je l'ai remis avec sa femelle, alors il n'a plus chanté de même et j'ai cru qu'il avait oublié le nom de l'Unique ».

L'orientalisme a tant de faces, mais n'oublions pas qu'il a toujours tendu à la fusion du désir dans la nature panthéiste. Les stances critiques des poètes indiens et persans cherchent le double sens amoureux et mystique. Les caractères arabes sont des enlacements et des signes d'élévation spirituelle. La lettre est sacrée comme la ligne et comme le rythme.

* * *

Ce qui séduit le plus dans un tableau de Dinet, ce n'est pas l'atmosphère, mais une révélation du geste arabe, éduqué par le rite. En dehors du beau dessin, nous sommes portés à réfléchir.

Le sentiment vivant de l'antique, le hiératisme humain avait tout de suite frappé Delacroix quand il découvrit le Maroc dans un rapport nouveau de lignes et de couleur.

Puis vinrent, Decamps, Fromentin, Dehodencq, Benjamin Constant, Clairin, Paul Leroy et tant d'autres, toute une lignée, et toujours des personnages, mais des personnages actifs, remuants, hurlant même comme dans un dessin de Raffet ou prenant des pauses. Notre sens de la figuration et du théâtre allait ainsi rabaisser la tradition orientaliste et l'entraîner dans l'anecdote.

Alors le retour à la terre par le paysage, par la plante et la faune décorative, fut un progrès, une purification. Nous allions revoir des ciels larges et des collines bondissantes comme dans le « Cantique des Cantiques ».

Cependant l'école classique, religieuse elle aussi, mesurée et rythmique imprégnée de mythologie grecque et d'allégories ne nous avait pas donné congé et nous aurions à constater ses rapports avec l'orientalisme aussi bien dans les grandes décorations murales de Delacroix que dans la Thétis d'Ingres à la gorge renflée.

* * *

L'école classique, amoureuse de la couleur et de la ligne à la façon du Titien, compte encore des représentants en Algérie.

Excellent peintre, Antoni aurait pu, lui aussi, refléter une Algérie rutilante comme ses marines de Corse, ou nous donner l'équivalent de ses marchés dahoméens; mais l'amour des maîtres italiens semble l'avoir converti à la peinture renaissante, à Rubens, à Véronèse dans un sentiment d'adoration profane. Et c'est peut-être le danger de l'art des maîtres de nous cloîtrer dans leur religion.

Avec moins de scrupules, plus rapidement, au hasard du voyage, Bouviolle catalogue des cafés de danse à Blida ou dans les villes du Sud. Il nous conduit chez des courtisanes aux joues peintes, aux cheveux tressés de laine; il dit sans déclamation, directement, la morne passivité de leur déchéance vêtue d'indiennes.

Suréda échappa aux villes qu'il habitait par la stylisation. Il nous plaît par son hiératisme décoratif; mystérieusement, il donne des yeux de femmes à ses gazelles et cherche dans le secret des volumes l'irritation du désir.

Marius de Buzon nous émeut sans y penser par un timbre de violoncelle.

Ketty Carré, réfugiée dans le rêve voluptueux de ses gouaches, est allée plus loin sur le chemin de l'intimisme oriental que tous les peintres algériens et bien que ses compositions soient celles du repos et de la délectation, il s'en dégage une langueur inquiétante qui nous rappellerait au besoin que les arts du dessin — y compris la fresque des primitifs — affirment tous la religion des sens avec le regard baissé de l'annonciation.

Cette vérité profonde devient sans doute moins lisible, dès qu'on s'attache à la nature extérieure, au paysage sobre, à la silhouette des passants et des rues. Et pourtant la respiration d'une ville africaine tient encore dans son parfum, et son charme escompté n'est pas seulement le fait des architectures et des costumes.

Alger, l'Alger moderne, par exemple, semble n'avoir plus rien d'exo-

tique. Elle blesse même l'idée que le touriste apportait avec lui sur la foi des images et des descriptions. Quoi! ces cubes de maçonnerie prétentieuse, cette imitation servile des maisons d'Europe, ces quais encombrés de charrois et de rails, ces pontons débordés par les charbonnages, les vins et les minerais, ces rampes d'accès découpées à l'emporte-pièce, cette géométrie des ascenseurs et des passerelles, cet étalage de réclames dépaysées, cette prétention à refaire les grands magasins « de Paris » sous les mêmes enseignes, était-ce donc là ce qu'annonçait l'indicateur des voyages ? Où sont les Arabes, les chameaux, les palmiers ? Qu'a-t-on fait des guitares et des ghaïtas où s'époumonne un bédouin joufflu ? Même mal accordé, l'orchestre des soirs de Ramadan sonnerait mieux que cette ferraille de trains et de trams, de sirènes et d'avertisseurs aboyants. Attendez! tout cela n'a pas complètement disparu, le sequin s'est usé, mais vous en retrouverez la monnaie dans quelque hôtel de Mustapha supérieur, où le vendeur syrien étalera sa pacotille et ses tapis de soie artificielle. Et puis cherchez et vous trouverez encore. Même singé ou bazardé l'orientalisme n'est pas mort, car il était fils du soleil, ennemi des ombres et du trompe-l'œil.

Que Marquet s'accoude à la rampe en front de mer, l'aspect de la ville et du quai va se simplifier, s'épurer, remonter aux sources de son rayonnement. L'artiste fera sortir de tels fonds surchargés de délicieuses marines, une Alger blonde et claire, à peine oxygénée avec des yeux ouverts sur le large et sur l'âme. Vous la verrez avec lui cette reine déchue et restaurée, après lui, toujours. Tel est le rôle des maîtres et des révélateurs; ils ne se contentent pas de signer des toiles comme des chèques : ils ouvrent des fenêtres d'illusion et de vérité.

Savait-on que la prostitution de la haute ville fût à ce point sordide et avariée ? Il a fallu Launois, cruel comme un Lautrec, pour le dire de telle sorte et son acte d'accusation s'est étendu du même coup à tout l'Orient vénéneux.

On ne saurait donc penser que le seul choix des curiosités étrangères constitue l'orientalisme, puisque tout en somme est dans la manière et dans la confidence.

En dehors des arts musulmans, les Japonais seraient là du reste pour le prouver.

* * *

L'Algérie a son ciel et sa terre. Elle est sans doute le prolongement de la France, mais ce n'est pas la « doulce France ». Allons plus loin, vers le vrai. Si l'Algérie avait trouvé son dessin et son algèbre des signes, elle se rapprocherait davantage d'elle-même. L'idée qu'on peut s'en faire aujourd'hui n'est plus du tout celle des romantiques, encore moins celle de Louis Bertrand. On l'a faussée, tordue, mise aux chaussures étroites, et au régime des expositions, mais l'Orient réclame ses droits et d'une façon inattendue. Il appartient aux artistes de favoriser sa croissance. L'Algérie existe : elle existera davantage dans dix ans. Sa richesse, venue des servitudes indigènes sur une terre propice au blé et à la vigne, a développé un besoin de luxe apparent qui s'est manifesté dans le choix de ses mobiliers faits pour d'autres climats. En art, elle a provoqué des imageries assez voisines du chromo qui orne, dans l'encadrement d'un chapelet, la chambre du pêcheur napolitain. Le « motif » cher aux profanes a également retenu l'attention de l'amateur sur des anecdotes et des scènes parlantes.

Cette détrempe sentimentale commence à s'écailler. Elle va céder pour peu que la race se développe dans la conscience de sa force personnelle, comme nous l'avons dit.

L'Algérien d'origine européenne aimait la peinture pour ce qu'elle représentait, bien plus que pour elle-même. Il ne lui demandait pas la beauté, mais la banalité du poncif galant ou poétique. Une toile qui

savait « agrandir » un motif de bonbonnière était assurée de sa vente dans nos salons annuels. Les colporteurs de tableaux ont cultivé ce goût en écoulant en Afrique du Nord leurs fonds de magasin qui ne retenaient plus la clientèle parisienne. Je ne citerai aucun nom, mais tous les décorateurs de 1878 avaient acquis un droit de cité en Algérie. La poussée des jeunes va renvoyer leurs toiles aux marchés provinciaux.

Le fait qu'on commence à acheter en Algérie la peinture des Algériens novateurs et que plusieurs Abd-el-Thif s'y soient fixés à demeure me paraît significatif et prometteur. Après l'autonomie financière, je commence à croire à l'autonomie artistique. Ce serait un bien pour tout le monde, à commencer par la France qui aurait su créer non seulement de nouvelles richesses, mais une nouvelle sensibilité et d'autres moyens d'expression.

A ce sujet, je ne voudrais pas qu'aucune équivoque vînt trahir ma pensée. Je professe la plus franche admiration pour les grands orientalistes du XIX[e] siècle, qui ont accompagné la conquête algérienne de leurs magnifiques imaginations. Je voudrais même que le musée d'Alger, qu'on va inaugurer cette année, pût rassembler leurs œuvres ou simplement de bonnes reproductions de leurs compositions célèbres. Cela nous montrerait tout ce qu'il ne faut plus faire parce que c'est déjà fait et que nous le répéterions moins bien. Un magnifique tableau de Dehodencq « La Noce Juive à Tanger » est en train de se dissoudre à Poitiers. Je ne vois pas l'utilité de le recommencer, mais j'aimerais qu'on en eût conservé la photographie. Maintenant il est trop tard. Il n'en restera bientôt plus que quelques figures supérieurement campées et peintes avec une réelle maîtrise dans une splendide ignorance de la nature des couleurs. La chimie organique s'est vengée. Elle est retournée aux goudrons de houille. J'avais poussé le cri d'alarme il y a quelques années; maintenant l'œuvre est consommée.

Nous n'avons plus en Algérie un seul peintre qui soit capable de

composer un tableau de la même allure. On peut même dire que l'étude des mœurs et des costumes, la science des arrangements a presque complètement disparu ; mais les investigations géographiques ont été poussées plus loin et la documentation ethnique s'est faite plus précise. L'œil de l'Européen aperçoit aujourd'hui les caractères de race : il ne confond plus tous les indigènes sous le nom d'arabes et distingue même entre les Méditerranéens, le Maltais du Mahonnais ou du Sicilien.

Une nouvelle sélection d'artistes saura sans doute nous donner une idée de la beauté des femmes d'Alger, autrement que Delacroix pour qui les Juives comptèrent seules et avec raison, car, au moment de son passage il ne pouvait soupçonner une autre vie indigène et l'élément colon existait à peine.

Un autre peuplement s'est formé depuis qui tient son rang parmi les populations riveraines et se distingue entre elles par son type hardi, son allure et son activité. La physionomie d'Alger n'est pas d'une cité nonchalante occupée à se mirer dans les flots bleus, mais d'une métropole affairée autour d'un port où les arrivées et les départs des grands paquebots se succèdent dans un bruit de treuils déroulés et de sirènes désespérées, de haquets et de wagons, de camions et d'autos. Carthage n'étalait pas plus de sueurs au soleil. Les lois du coloris trouvent ici un nouveau champ et réalisent des harmonies heurtées. Le quai des ports d'Alger avec son armée de Kabyles, ouvriers vêtus de loques, Européens noirs de charbon ou rougis d'hématite, arbore un drapeau industriel qui n'est plus celui des bords barbaresques. Mais quand le crépuscule descend sur la darse, quand les petites barques des pêcheurs s'enveloppent de reflets dansants devant la tourelle du vieux Peñón espagnol, la Méditerranée reparaît antique et invitante, elle mêle son appel de luxure et de fatalité aux grincements des chaînes d'amarre et refourbit ses ors sous la fumée des cargos pétroliers. Cette acidité et ce mordant d'Alger ou d'Oran ont inspiré de belles pages, d'un orientalisme renouvelé,

* * *

Alger est la plus capricieuse ville du monde par la mobilité de son visage où les souvenirs s'effacent et ne laissent pas de rides. D'une année à l'autre, elle modifie sa façade et se farde de nouveaux plâtres. Elle se sectionne, se particularise par quartiers, chante tous les airs à la fois, trépide comme une projection de films et soudain se retrouve vieille et lassée, désaffectée au fond d'un petit cimetière intérieur où dorment des princesses.

Le peintre est-il qualifié pour traduire cette synthèse de grands magasins et d'échoppes, de gratte-ciels et de gourbis, ces ciments armés et protecteurs qui ouvrent tant de regards sur le large, alors que l'ancienne maison mauresque se fermait sur elle-même comme un cœur musulman, ne bruissait que d'un seul jet d'eau entre les colonnades torses de ses patios et du claquement des socques de ses mauresques sur le marbre lavé? Cherchez, marchez au hasard, et, sans effort, vous retrouverez non plus le vieil Alger mais le vieil Islam.

Ne nous illusionnons pas sur notre œuvre. Nous avons beaucoup construit et beaucoup détruit; si vous vous arrêtiez au pittoresque turc, vous auriez embrassé une sorte de momie qu'aucune incantation ne réveillera plus.

La vie a fui cette Casbah, livrée à la prostitution marseillaise et aux patrouilles de nègres; elle ne s'arrête plus dans l'antre pythagoricien du sorcier et du scribe, de l'enlumineur d'étagères ou du tourneur de bracelets de corne. Combien de petits métiers qu'on s'applique encore à mettre sous verre ne sont plus que des débris du passé, abandonnés par le reflux.

Il y eut autrefois une tradition barbaresque de peinture à la gouache, qui a laissé des images précieuses et stylisées de l'ancienne ville. Quelques-unes étaient datées et signées. La meilleure époque de cette peinture indigène est le commencement du XIXe siècle, qui fut une période de prospérité pour la Régence. Et puis il y a la décoration florale des étagères, des coffres

et des portes, quelques fresques naïves et chimériques. Il y a de vieux parchemins coraniques aux marges dorées et des enluminures sur bois, des écharpes brodées, des ceintures et des bonnets de bain. L'étude de ces choses serait fort instructive, mais elle réclamerait une expertise à la fois savante et artiste qui leur a manquée.

* * *

Au début de la conquête, une femme française, Mme Luce, avait obtenu le privilège d'ouvrir une école-ouvroir où elle allait s'instruire elle-même des métiers indigènes. Sa petite-fille regrettée, Mme Luce Benaben, nous a conservé de précieuses étoffes, des étamines, des broderies qui attestent un luxe aboli, échoué au Mont-de-Piété. M. Jonnart obtint d'elle que le musée des antiquités d'Alger fut le bénéficiaire de sa collection. Quant aux enluminures et aux calligraphies, elles sont éparses dans les collections privées et chez les antiquaires, mais elles ont également trouvé des continuateurs artistes et bien vivants dans les frères Racim.

Mohammed Racim est de tous nos orientalistes le plus authentique. Il se réclame de l'Andalousie des Califes qui déjà était héritière.

Azouaou Mammeri, caïd de Kabylie, Hemche, tlemcénien ingénu et doué, ont montré d'autre part la fécondité d'une greffe de nos techniques sur la fibre indigène. Et cela aussi devait être retenu au chapitre de l'orientalisme.

Avec eux notre art algérien s'est enrichi d'un répertoire traditionnel. En persévérant dans cette voie, nous dégagerons encore d'autres valeurs et nous retrouverons un style qui n'aura rien de suranné. La vraie figure d'Alger nous apparaîtra débarbouillée des fards de la romance écrite sur la rive du Maure.

Et de tant d'éléments comme du mélange des races, se composera, grâce aux artistes et aux artisans, une beauté assez personnelle. Alors

les colons sauront pourquoi ils ont défriché, labouré et planté. L'âge d'or s'achèvera en âge d'art, car il faut bien que l'abondance des produits serve à autre chose qu'à multiplier le nombre des bouches.

Une anticipation de cette école algérienne ignorée ou presque sur l'autre bord nous est offerte ici dans la série de toiles sélectionnées avec zèle par M. Brugère. Son éclectisme complaisant n'a pas prétendu à la critique. Il a seulement groupé des noms qui se recommandent tous par la conscience de l'ouvrier et la faveur du public. On pourrait sans doute distinguer entre eux et classer les tendances.

Le lecteur qui feuillettera cet album incomplet saura lui-même mraquer ses préférences devant la diversité des manières et des techniques. La belle présentation en couleurs de M. Arthaud aura servi la cause de l'art et celle de la colonisation. Nous ne poursuivons pas d'autre but et je me rends bien compte que c'est là un programme autant qu'un résultat.

Nous constatons ici des efforts et des aspirations, nous montrons leur importance. La prétention de dresser un palmarès des artistes algériens est étrangère à cette démonstration par l'image. Notre pierre de touche c'est l'Algérie : elle a caractérisé ces pages et ces dessins. On devrait l'étudier sur place, dans la rue, d'après ce qui passe et ce qui dure. Sa flore, ses types et sa lumière auraient des thèmes à nous offrir. Nous souhaitons seulement qu'on ne les vulgarise pas trop, à la façon de certains romanciers, et qu'on en dégage l'essentiel pour ajouter un nouveau fleuron à l'art français fait de tant d'apports et de génie.

* * *

On constate deux tendances chez nos peintres algériens, soit qu'ils traitent l'Algérie en clair-obscur d'une façon un peu rembranesque, et les quartiers saures des anciennes casbah s'y prêtent avec leurs effets violents d'ombre et de soleil sous les voûtes basses et les balcons étayés

de porte-à-faux, soit qu'ils recherchent le plein jour, le grand bain de ciel, la perspective linéaire et la lumière sans contrastes. Ces préoccupations les suivent jusque dans le domaine du portrait.

Un orientalisme traditionnel et moderniste s'est précisé dans la traduction linéaire de la tête d'expression avec Ketty Carré, Armand Assus, Suréda, Salomon Taïb. Il y a là un compartiment de l'art algérien qui tout en remontant aux origines affirme une originalité. Dans le modèle et le modelé, avec toutes les ressources d'un métier savant, on distinguera d'autre part les études physionomiques de Jules Migonney, Launois, Marius et Camille de Buzon, Fenasse, Fredouille, Jeanne Chevaux, Segond-Weber.

Brouty, à la suite de Launois, a su fixer en passant le monde interlope des bars de la marine et des maisons spéciales de la Casbah. Il a noté comme par jeu la cohue des casinos populaires et des cinémas. Ses intérieurs de cafés-concerts continuent la tradition des dessins de Seurat, Toulouse-Lautrec, Steinlen, Ibels, Louis Hayet, qui sont des documents autant que des œuvres de pensée.

Il y a eu chez ceux qu'on appelle les « humoristes algériens » une tendance à forcer les caractères de race et les tics individuels, mais le signe profond et souvent tragique des types populaires n'apparaît pas encore. Il ne saurait être rendu par la caricature et réclame plutôt une méditation profonde à la Goya, qu'on ne trouve ni dans la copie photographique ni dans le récit truculent. A l'origine, l'observation algérienne a été faussée par un facile grossissement. Seul Mathieu Verdilhan a su exprimer parfois, avec un génie instinctif, ce qu'il y avait de beauté antique et de dureté moderne dans certains « nervi » marseillais, enfants du malheur, aux tempes serrées et aguichées d'une griffe fatale.

Un album de cette sorte, plus complet, serait une révélation et trahirait à Alger les promiscuités latines, le résidu phénicien et l'orpiment d'Espagne. Ce serait le fond du creuset.

L'orientalisme des couches inférieures reste à écrire dans le mystère

de ses alliances et de ses rencontres, et, sur un autre plan, je ne vois pas que d'autres peintres que Dabat, Suréda, Jacques Simon, le graveur Zilcken et Ketty Carré aient su traduire l'élégance mauresque de certaines allures citadines.

* * *

Il importe de considérer la peinture comme un langage spirituel et émotif dans la manière de la musique. L'Algérie se prête à cette leçon. Ses harmonies les plus riches ne sont pas épuisées. Il lui reste à écrire la beauté de toutes ses femmes, de toutes ses races associées sans trop de mélange, de tous ces types diversement signés qui conservent leur originalité, leur couleur, leur balancement et leur équilibre. J'ai dit que Delacroix n'avait vu que la Juive si remarquable encore. Le peuplement espagnol de Bab-el-Oued se précisa plus tard; mais déjà, sous l'Empire, le quartier de la Marine offrait une réplique de Naples.

On ne distingue pas sur les vieilles estampes la Maltaise de la Provençale et la Kabyle de la Saharienne. Enfin la sélection se fit par quartiers, mais elle tend aujourd'hui à la promiscuité ouvrière. La Casbah n'est plus un quartier exclusivement indigène.

Jardin d'essai, jardin des races. Alger manque de classement et nous laisse en quête des identités et des origines.

Chose curieuse, nous ne possédons même pas un répertoire ethnique des types algériens.

On aurait pu s'inspirer des magnifiques collections de Fréchon; mais ce photographe artiste et inquiet ne fut compris que dans les expositions internationales. Il était plus connu à Londres, à Berlin et à New-York qu'à Alger où il mourut de misère dans la solitude de sa chambre haute, en face du soleil, des montagnes et de la mer. Sa dernière randonnée fut celle du Sud-Oranais. Il rêvait d'explorer le Maroc, mais rien n'égalait pour lui la beauté des types constantinois. Chassériau avait déjà fait la

même remarque, mais son orientalisme finit par s'accommoder d'un type parisien, modèle montmartrois. Il n'avait rien trouvé de plus arabe dans toute l'Afrique du Nord.

* * *

J'ai longtemps recherché le secret des musées jusqu'au jour où j'ai compris qu'il fallait en sortir et n'y rentrer qu'aux heures du recueillement ou du spleen, quand on éprouve le besoin de fuir la vie, son spectacle et ses discordances. Aller à Florence ou au Louvre dans ces dispositions, c'est accomplir un pieux pèlerinage qui ne doit pas nous inspirer un orgueilleux mépris du modernisme. Quoi que nous puissions penser ou croire, nous n'échapperons pas à notre temps et le mieux que nous puissions faire serait peut-être de le comprendre avec ses défauts et ses hardiesses, même quand il nous choque.

C'est une tendance du profane que de vouloir qu'un peintre ou un artiste se consacre exclusivement à l'étude de la nature. Je crois même que depuis Jean-Jacques, on a beaucoup abusé de la nature matérielle et qu'on en a fait un préjugé. Car enfin, pourquoi l'esprit ne ferait-il pas partie de la nature et pourquoi la sensibilité de notre âge qui n'est plus tout à fait la même qu'autrefois ne serait-elle pas elle-même soumise à une évolution naturelle et déterminée ?

La peinture à dire le vrai est une histoire surnaturelle. Et d'ailleurs, il y a lieu de croire qu'on a toujours modifié la nature pour la faire rentrer dans des cadres.

Les choses sont intéressantes par leurs formes, leurs propriétés, leurs rapports, leur rythme, leur harmonie. La réalité ne se soucie guère de tout cela. Et c'est pourquoi la nature et le sentiment de la nature n'inclinent pas à la même sagesse.

Si je ne distingue pas dans une toile ou dans une page la collaboration de l'esprit ou le souci de la mise en valeur, elle cesse de m'intéresser et je retourne à mes arbres séculaires. Cependant, je n'apprécie vraiment le mérite de l'ouvrier que lorsque, sous son pinceau, la simplicité des moyens aboutit au maximum de l'expression sans rien de plus.

On peut aussi vouloir de parti pris l'exagération. L'important est de bien tenir son frein et de ne pas se laisser emporter par la machine, par la parole : il y a des peintures qui déclament et d'autres qui jouent à l'attendrissement avec de petits mots bêtes.

En principe, je reste toujours en défiance de la transposition verbale : le titre imposé après coup de la « sonate au clair de lune » gâterait mon émotion, si je ne savais pas que Beethoven était moins élégiaque que volontaire. Il n'en reste pas moins que le faux titre a changé l'œuvre et qu'il faut accomplir un effort de redressement pour l'entendre dans sa note juste.

Par contre, quand un peintre ne disposait que du répertoire religieux pour exprimer son paganisme, il devait s'excuser de ses définitions virginales et forcer le sens du texte pour rentrer dans son sujet. Alors il créait autre chose, une femme par exemple, une divine hypocrisie. La discipline qu'il s'imposait n'avait rien de naturel, mais elle le conduisait à la beauté émouvante. On le voit assez bien dans les primitifs qui n'ignoraient pas le dessin. Cette contention fut toujours supérieure à l'expansion complaisante qui a déshonoré la peinture moderne.

* * *

Un artiste né et volontaire sera toujours supérieur à un artiste fait d'exemples et de leçons; celui-ci n'a pas assez de temps pour oublier; il continue et n'ajoute rien à ce qu'il apprit laborieusement. Aimons aussi les novateurs et sans snobisme.

Serai-je donc tenté de nier le métier ? Au contraire : il existe par

lui-même et presque à l'égal de l'artiste. Pendant près d'un siècle, la peinture française a été dominée et entraînée par le paysage et c'est dans cette école qu'elle a fait ses armes, qu'elle a appris les jeux de la palette jusqu'au jour où la géométrie et le rythme des couleurs l'ont tentée. Elle céda alors au désir d'exister en plein vol et presque en dehors du modèle. Science et naïveté allaient conclure un traité d'alliance qui a transfiguré l'art de la représentation par une autre matérialisation picturale.

Le public ne s'est pas toujours prêté à ces audaces, il en ignorait la clause de virtuosité, il n'a pas vu qu'elles continuaient la transfiguration de la nature qui n'a sans doute jamais été traduite au plus près.

Et puis il y a la matière. Le rythme du bronze n'est pas celui du plâtre. Il y a des sujets qui veulent être traités en pierre. Seuls les derniers pharaons réclamèrent des pieds d'albâtre.

En musique, l'instrument existe presque autant que la phrase et il en va de même des palettes. Henner a pu se contenter de trois cordes invariablement montées, parce qu'elles avaient du timbre.

Quand la peinture se tient dans les limbes et les fumées comme l'ont vue Carrière et Turner, elle vise à des effets de poésie et s'efforce à modeler par l'intérieur du sujet. Il nous faut aussi comprendre cette manière et peut-être est-elle plus près de nous que l'orientalisme sans ombres. En ce sens, le portrait de Verlaine par Carrière est une merveille d'adaptation, un bel exemple de la pastellisation du brouillard et de la nuance encore.

Et après ? Après il fallait faire autre chose, étendre le domaine des yeux. C'est alors que l'orientalisme rentre en scène.

Si j'étais chargé d'en retrouver les traces et les influences dans nos expositions collectives et chez les marchands, je les signalerais nombreuses et variées depuis la première affiche de Pierre Bonnard, une réclame — « France-Champagne » variations sur un thème japonais jusqu'à Van Dongen qui s'est souvent réclamé de l'Islam érotique.

Pourquoi s'en défendrait-on ? Il fallait bien réagir conformément

à une tradition. On a réagi par l'Orient. Les samouraï ont ouvert la première brèche avec les Itchô, les Outamaro, les Hokousaï jusqu'à Foujita.

* * *

Maintenant la question se pose autrement en Algérie où la technique picturale fut longtemps négligée et traînée à la remorque d'une école déjà fatiguée.

Aurons-nous un art nouveau dans un pays neuf ? Je le souhaite et je l'annonce. J'essaye même de le prouver avec des mots, ces mots que je n'aime pas en peinture quand ils remplacent le trait ou la couleur.

Bien que la poésie, la peinture et la musique soient intraduisibles sur le même plan, elles restent d'émanation identique.

La parenté demeure essentielle entre les images visuelles et les métaphores. Je ne résisterai donc pas à l'invitation qui m'a été faite d'ajouter quelques pages à l'album des artistes que je commente. Peut-être paraîtrai-je ainsi moins profane. En m'exposant moi-même à l'analyse, je voudrais d'ailleurs rendre plus sensible la distinction à faire entre l'orientalisme occidental et l'orientalisme oriental. Pour ma part, je n'ai pas cherché à me dégager de mes naissances antérieures. Et c'est ici le point critique où la conciliation doit être cherchée : ne rien abandonner de soi-même ni du spectacle.

Nous avons apporté avec nous un art de voir, un art de dire; il faut l'appliquer au pays en nous inspirant nous-mêmes de la terre étrangère à notre sang. Une conquête réciproque nous sollicite. Problème d'amour et de labeur tenace ! Mais l'originalité algérienne est à ce prix.

On dira peut-être que nous confondons là deux choses distinctes, l'hybridation et l'originalité. Mais d'abord, je ne crois pas à l'originalité « en soi » quand il s'agit des colonies et si je pouvais montrer qu'au

Maroc comme en Algérie, en Tunisie et en Egypte, en architecture, en peinture et dans les lettres, les influences réciproques ont abouti à des synthèses harmonieuses, j'aurais, je crois justifié ma manière de voir et de traduire.

* * *

Le voyage, l'exotisme à doses modérées ou fortes, trouvent leur terre d'élection dans l'Afrique du Nord. Il faut se hâter à cette fête des yeux avant que le spectacle soit devenu banal et que l'empâtement du luxe ait émoussé les reliefs. Une certaine pauvreté de sensations correspond, en effet, au malheur d'être riche, de brûler la route et de camper dans le même hôtel, transporté sous toutes les latitudes, par le forfait des agences de tourisme.

Le mouvement est une bénédiction, dit l'Arabe. Encore faut-il laisser à la grâce le temps d'opérer.

Mais tout n'est pas départ, fuite et pourboire au portier. Il y a l'art statique du Romain retiré à mi-côte et qui voit passer le temps en respirant des roses et les jeunes citrons de son jardin fermé. Et je pense à Rochegrosse, orientaliste de vocation lui aussi, ajoutant à sa pergola de glycines un atrium pompéïen, avec la hantise d'une chère ombre compagne de Balkis à la huppe et de Cléopâtre reine qui vit s'éteindre la flamme du bel empire.

* * *

L'entrée dans la baie d'Alger découvre une riante ceinture de villas étagées à flanc de coteau. Sous leurs terrasses blanches ou leurs toits de tuile, des bonheurs se sont blottis, des souffrances se sont apaisées, des oublis sont venus. N'ai-je pas cru moi-même que je pouvais m'attarder à ces balcons ?

Ma maison est au bord de la mer barbaresque,
Etagée aux premiers gradins du Sahel clair
Où fleurissent jasmins et lauriers en hiver
Et que dore l'été d'une rousseur de fresque.

Bleu du ciel, bleu des eaux, air tiède, bain calmant
Où s'éteindra mon cœur purifié d'étincelles :
Par la fenêtre ouverte on voit les balancelles
Tremper leur voile blanche en l'azur écumant.

Ce sont des horizons de golfe, des espaces
Prenants comme l'amour et comme le sommeil;
Et puis voici la ville au millier de terrasses,
Tel un grand escalier où monte le soleil.

Qu'importe du destin la funeste arabesque,
Si la main de Fathma plaque un pouvoir plus fort
Au mur où le lézard voluptueux s'endort ?
— Ma maison est au bord de la mer barbaresque.

Quand les soldats de la conquête arrivèrent au consulat de Suède en vue de Fort-l'Empereur, ils s'arrêtèrent émerveillés. Attardons-nous au même site par un clair matin de printemps ou descendons sur le Télemly par les sentiers couverts qu'on appelle encore des chemins romains. La mer brille entre les branches.

Voici les calmes fonds d'Alger dans la campagne,
La grande paix du ciel sur le pays profond
Et la langueur du vent qui s'attarde et qui stagne
Comme une eau tiède où l'âpreté du cœur se fond.

Une route qui monte en ruban, de beaux arbres,
Des coins bien composés dans le goût du Poussin,
Des villas, des blancheurs, de la chaux et du marbre.
Il semble que la terre ici offre son sein.

Mais là-bas c'est la France et c'est Paris — la Ville,
Notre passé qui saigne avec des clous au front,
Notre race mordue au sein par un reptile,
C'est Paris et sa fête en feu qui danse en rond.

Ne regrettais-je rien quand nous levâmes l'ancre ?
Non, car j'allais chercher dans le pays brillant
Des taches de soleil après des taches d'encre,
Et me voici guéri de tout par l'Orient.

Ne sculptons plus d'idole après tant de désastres,
Ne souhaitons plus rien après tant de douleurs :
Il suffit que la nuit aux mains trop pleines d'astres
Laisse choir sur nos fronts ses consolantes fleurs.

* * *

Quand les vapeurs marines aspirées par le soleil montent de la baie, pour adoucir tous les contours et résoudre toutes les dissonnances, il est des repos sur la hauteur à l'ombre stricte des pins et des oliviers.

Respirons maintenant loin des décors de plâtre!
Nous avons déserté un combat trop peu fier,
Le haro de la foule et les jeux du théâtre
Ici ne couvrent pas l'orchestre de la mer.

Assis sur les gradins de la belle colline,
Nous écoutons un chœur qui jamais ne s'est tu
Depuis les temps passés de la Grèce divine,
Et qui nous dicte encor les plus hautes vertus.

Il faut aimer la vie avec une âme pleine
De cris, et qui se tait ou qui s'accorde au chant
De la cigale grésillante dans la plaine,
Et puis viendra le deuil en or du soir couchant.

Et si quelque roseau ou la voix d'un kabyle
Se trouble à ce moment d'un instinct éternel,
Laissons nos cœurs pleurer d'un désir inutile
Et mêler leur essence aux arbres fraternels.

* * *

Station de repos, d'oubli, de détente, Méditerranée de Cimiez, au-dessus de la ville. En descendant nous allions en connaître une autre. L'Algérie de 1900 était en pleine effervescence et je venais pour l'apaiser avec des mots. Besogne ingrate et attachante. En dehors de la politique, Alger sut nous charmer par son imprévu qui ranimait d'anciens enchantements. L'action se mêlait au rêve dans un sentiment de maîtrise, car je disposais alors de moyens assez puissants — dont un journal quotidien — et ne voulais que ramener la nouvelle France à elle-même en lui tenant le langage de ses intérêts. L'Afrique indigène me passionna ensuite; mais je devais la découvrir, comme tous les débarqués, dans la banalité d'une danse d'hivernage, encadrée de musiciens et de chanteurs psalmistes.

* * *

Des lampions colorés, des fleurs en abondance,
Un bocal de poissons, un pot de romarin,
Et sonnez sur nos nerfs, guitares, tambourin,
Musiques, dans la cour mauresque où Zôhra danse!

Le geste de l'écharpe est d'un charme puissant
Quand au front de l'almée il apporte du rêve.
Et si la frêle main a su jongler d'un glaive,
C'est pour mêler le goût de l'amour et du sang.

Mime voluptueuse au masque de carnage,
Aux souplesses de femme aimante et d'animal,
Lente elle sacrifie au culte de Bâal
Et rallume des feux qui brûlaient dans Carthage.

Toujours la même ardeur au dieu luxurieux
Jette des corps d'enfant et des ventres nubiles...
J'entends ton cœur qui bat dans les tambours kabyles,
Afrique! tu souris, mais en cachant tes yeux.

* * *

Ces clairs-obscurs furent vite classés dans les estampes. Nous devions, d'ailleurs, les retrouver plus puissants, plus authentiques, dans le Sud quand les yeux des nomades incendient les danseuses aux paumes renversées.

Nous étions requis par des querelles politiques, surpris et sollicités par les activités d'un peuple en pleine fièvre de formation, qui désaffectait les vieux temples, bouleversait les perspectives et promenait partout les fanfares et les proclamations du jeune Fortimbras.

Tout n'était pas vulgaire et sacrilège dans cette mêlée de Latins et de Sémites. Du passé et de l'épandage des eaux d'Europe, allait naître une autre Algérie, la seule qui frappe aujourd'hui les yeux du promeneur sur la contrescarpe des anciennes batteries turques. L'avenue coloniale se dessinait.

C'est la route d'Alger qui sinue en banlieue,
Chenille de poussière au bord de la mer bleue,
Avec ses cabanons, ses gourbis, ses villas
— MON RÊVE — MON DÉSIR — CASSE-CROUTE A TOUTE HEURE —
Où le cœur chaviré d'absinthe et de lilas
La Juive s'attendrit sur le marin qui pleure
Sa Bretagne et le goût des crêpes de blé noir,
Pendant qu'un phonographe à gueule d'entonnoir
Posé sur une table et calé d'une brique,
Nasille ses refrains de beuglant et d'Afrique.
C'est la route d'Alger où passent les charrois
De vins et les autos des colons qui sont rois
Comme le fut Bacchus en des temps moins indignes
Par le thyrse de pampre et le sang noir des vignes.

Nous étions en même temps frappés par l'allure toujours conquérante du peuple algérien qui se porte à l'assaut, qui remplace le drapé séculaire par des défroques de confection, et qui n'hésiterait guère à décréter la casquette obligatoire à défaut de l'instruction, bien que les écoles se multiplient.

Etait-ce donc cela le pittoresque et l'orientalisme apparus sur les

affiches lumineuses ? Mais récriminer n'est pas comprendre. En quelques décisions arbitraires, les anciens maîtres de la Régence d'Alger, devenus les « Jeunes Turcs », ont apporté plus de transformation dans l'Empire Ottoman que nous dans les coutumes et les croyances de l'Algérie. Et c'est pourquoi le langage des orientalistes épris d'exotisme a subitement vieilli et plus en Orient que partout ailleurs.

Cependant le soleil n'a pas changé et ses lois naturelles conserveront toujours quelque actualité. Il reste le vieil enchanteur, campé sous la porte du soir, et ses sortilèges ne cesseront pas de transfigurer les êtres qui aborderont à ses plages de prédilection. Egypte, Libye, Tunisie, Algérie, Maroc se prêteront toujours à ses magies. Nous avons aussi compris cela en assistant à la rentrée des ouvriers du port et des marins.

Les vaisseaux las d'errer ne tendent plus la chaîne
De leurs ancres : c'est l'heure où toute forme humaine
Semble nue et reprend son manteau de beauté.
En entrant dans le port des marins ont chanté :
Ils connaîtront ce soir le repos des escales.
Et ceux qui tout le jour perdus au fond des cales
Ont peiné, maintenant épongent leur sueur,
Et redressent leur dos courbés par le labeur.

Sur le quai, des burnous croisent l'Espagne et Malte.
Voici des charbonniers qu'un crépuscule exalte,
Ce sont les habitants de la blanche Casbah
Venus des monts neigeux qui se dressent là-bas,
Vêtus d'un sac usé sous l'hiver qui les mouille.
Leurs pères contre nous ont mené des combats...
Comparons-les à des poignards mangés de rouille,
Hier noircis de poudre, aujourd'hui noirs de houille.

* * *

La terre et les eaux connaîtront toujours les fastes solaires et l'immortelle Tanit ne renoncera pas non plus à tendre ses filets bleus dans les rades puniques. Le lyrisme d'un beau soir sur la baie d'Alger prête à toutes les romances de la peinture, mais en même temps aux plus profondes harmonies poétiques.

Quand la traîne du soir comme un paon vert s'étale,
Et quand la fleur du jour effeuille ses pétales
Sur la rade où tu vas rentrer avec le vent,
Laisse tomber ta voile et regarde en avant

Accoudée à la terre et la robe défaite,
Fermant ses yeux brûlants sur des roses de fête,
Cette étrange sultane au front découronné,
Alger qui pleure encor son Orient fané.

L'ombre réparatrice aux grandes infortunes,
Rendra le sang des rois à ses lèvres de fruit :
Elle attend que se lève au ciel un peu de lune
Pour redresser la tête et sourire à la nuit.

Ah ! comprends cet orgueil dans un cœur impuissant
Et le feu de la foi qui réchauffe la cendre !
Comment ne sais-tu pas tout ce qui va descendre
Sur le sol de l'Islam quand luira le croissant ?

Dans la ville nouvelle où se coudoient les races
Un pouvoir inconnu séparera les eaux,

Les peuples chanteront, chacun sur ses vaisseaux,
Et l'on verra danser des femmes aux terrasses.

* * *

Des regrets superflus nous assaillent. Nous pensons à ce qui fut, à toute la beauté détruite, à cette ville si bien située, si bien gardée, si bien parée de mosquées et de jardins, au mystère de ses voûtes, à sa turquerie à ses janissaires, à ses métiers ruinés, à son caractère aboli pour jamais. Des choses ont changé pour les yeux, que seule l'imagination redressera faiblement.

L'artiste ne s'en indigne pas. Quand il pouvait parler, il n'a rien dit ou presque rien. Et puis, ce qui est passé est mort, dit l'indigène fataliste à qui reste la prière et le droit de commercer.

Alger nous t'aurons vue au déclin d'un grand jour,
Quand tes flancs se gonflaient d'une force adultère,
Avant que disparût le noble caractère
Monté d'un cœur d'Islam à ta face d'amour.

Ce que tu deviendras avec plus de richesse
Et le désir de plaire à nos peuples latins,
On le sait. Mais jamais tu n'auras la souplesse
De celle que parait un collier de jasmins.

Jalouse de Marseille, une âme provençale
Pénètre ta maison et marque tes enfants.
Sans voir que ta Casbah est toujours aussi sale,
Tu célèbres le siècle en discours triomphants.

Alger, quand tes cheveux auront la couleur blonde,
« Elle était belle et elle est morte, dira-t-on,
Sans même avoir été maudite par Caton... »
Alors il y aura des regrets dans le monde.

Nos regrets ? Sont-ils sincères en dehors de l'esthétique ? Nous voyons ces choses à notre façon, les musulmans à la leur, et peut-être, sous les dehors d'un conservatisme farouche, n'attendent-ils que le moment de se mêler à la « feria » en abusant du smoking. J'ai connu de ces citadins qui ne portaient plus leur burnous de soie qu'à Paris, pour attirer l'attention, et qui s'affichaient complaisamment, pendant des heures, aux terrasses des cafés devant un verre d'eau.

Des injustices et des maladresses ont été commises, mais cela n'empêche pas la tribu d'exister, de prolifier et de s'élever graduellement sur l'échelle que nous lui avons tendue. Les Sémites et les Kabyles ne se laisseront pas supplanter en Algérie par le sang latin et seule la loyale association des races dans le respect de chacune résoudra par l'esprit la question que nous avons posée par les armes.

Et pourquoi discuter ? Les Arabes sont là.
Vous pouvez ne pas les comprendre.
Avec leurs fils, avec leurs femmes que voila
L'Islam impérieux et tendre,

Ils n'en seront pas moins les enfants du soleil.
Secrets comme des chrysalides,
Vous les verrez renaître après un long sommeil,
Ailés sur des chevaux rapides.

Si vous n'avez pas su les rapprocher de vous,
Si votre règne fut vulgaire,
Croyez qu'ils attendront, innombrables et doux,
Prêts à l'amour, prêts à la guerre.

Le seul orgueil d'un livre a pu serrer leurs rangs
Pressés comme un troupeau de laine,
Ils viennent de très loin, ces égaux, ces errants,
Porteurs de la noblesse humaine.

Pour les servants d'un dogme unique — le Travail,
Toute paresse est hérésie.
Mais quel droit aurions-nous de traiter en bétail
Ces hommes de race et d'Asie ?

Quand nous disions non à la chair, ils ont dit oui,
Quand des ombres glaçaient notre âme,
Ils montraient au danger un visage ébloui :
Leur Prophète fut une flamme.

Une force est en eux qui ne saurait mourir
Tant que la terre sera chaude.
Mais laissons ces discours que dépasse un soupir :
Toute parole est une fraude.

* * *

Si nous avons dénoncé l'orientalisme romantique, ce n'est pas pour exalter à l'idée d'un royaume arabe qui répugne à la conception générale que les musulmans se font de l'humanité. Notre idée de la

patrie fixe et inviolable ne fut jamais la leur. Elle est d'ailleurs assez nouvelle chez nous et n'a pas manqué d'évoluer comme toutes les religions. Les indigènes algériens font partie du faisceau français, de notre fédération nationale de plus en plus vaste, mais ils ont aussi une raison d'exister pour eux-mêmes. Quant à prétendre, comme Louis Bertrand, qu'ils sont des Romains et qu'ils n'attendent que le moment d'être replongés dans la cuve du baptême, c'est autre chose. Ils sont un peu moins romains que nous, et nous ne l'étions guère quand César est venu pour voir et pour vaincre. Cependant, il ne nous déplaît pas d'inscrire aussi dans notre orientalisme algérien les souvenirs et les évocations de l'ancienne Afrique des Légions impériales et des cohortes numides.

En diligence, après des heures et des lieues,
Harassés de chaleur, poudreux, le corps cassé,
Soudain nous arrivions aux villes du passé :
Tipasa qui se penche au bord des criques bleues,

Cherchell où sont tombés des temples et des rois,
Tlemcen où le Moghreb avait mis sa fortune,
Timgad, ville squelette à voir au clair de lune,
Et nos fronts fraîchissaient aux souffles d'autrefois.

On avait lu de sots livres, des journaux pires,
On se sentait perdu dans la foule, impuissant,
Et voici que montaient les hauts reflux du sang
Et le cri du soleil sur la mort des empires.

Vous me donniez la main et vous étiez la sœur
De mon rêve exalté par des forces divines :

C'est alors qu'un roseau de berger dans les ruines
Emplissait tout le soir d'une étrange douceur.

Des troupeaux se perdaient au lointain de la plaine
Comme les nations dans le sable des jours,
Mais nous savions quel temps tient en des moments courts,
Et nous te possédions, grande Afrique romaine.

* * *

Moins imaginaire est la continuité de l'Islam dans l'Afrique du Nord. Son empreinte morale survit à toutes les ruines, se lit sur tous les fronts.

Cette persistance de la mystique, étrangère à tous les calculs politiques, nous frappe vivement quand nous entrons dans une mosquée ou quand nous assistons aux invocations du croyant sur un champ qui fut le sien depuis des siècles, puisque tous ses morts sont là. Il se dégage de cette fidélité une impression inoubliable. De Tunis à Rabat, elle reste à la base de tout orientalisme respectueux et attentif et je voudrais pouvoir la noter en mots assez purs. Le pèlerinage de Sidi-Bou-Médine, hors les murs de Tlemcen, m'a toujours rafraîchi le cœur.

SIDI-BOU-MÉDINE

Un siècle de ferveur passa sur la colline
Et ce fut la mosquée où Sidi-Bou-Médine
Associe une grâce à la gloire d'Ali
Qui fut émir et qui n'est plus qu'un nom pâli
Dans le relief du stuc et la veine du marbre.

En épelant son nom, sur le seuil arrêtés
Nous voudrions savoir une autre vérité :
Quel frisson hivernal avait secoué l'arbre,
Pourquoi le fruit tomba que mûrissait l'été...

Mais non! minaret vert et toi, porte de bronze,
Je n'expliquerai pas votre orgueil comme un bonze,
Je ne trahirai pas l'enseigne d'El Mansour
Avec des mots pourris de sagesse et d'amour.

La justice est ailleurs que dans le sort des armes
Et ne peut effacer ni le sang ni les larmes.
Le croyant qui touche la terre de son front
Atteste tous les morts et tous ceux qui vivront

Quand, ayant respiré l'odeur de la poussière,
Simple, parmi les saints et dur parmi les forts,
Il se lève tout droit, les bras au long du corps
Et proclame sa foi les yeux dans la lumière.

TLEMCEN

Musique des beaux soirs aux profonds pétales,
Symphonie étrangère en mode musulman,
Cour de mosquée où le soleil meurt doucement,
Et tapis de prière où traînent des sandales.

Une eau pure a lavé la faïence et les dalles
De l'escalier qui monte au cœur du firmament.

Nuit d'Afrique, où vas-tu nous jeter ? Quel dément
Nous dira ce qu'un dieu attendait des Vandales ?

Ne cherchons rien, buvons les roses de Tlemcen
Avec un souffle ému de Verlaine et d'Ibsen,
Aimons si le désir nous tend ses lèvres sèches.

Nos souvenirs seront ces roucoulants ramiers
Qui soupirent encore au bord des vasques fraîches,
Dans l'ombre de l'Islam et du svelte palmier.

* * *

On ne comprend bien ce qu'aurait pu être l'orientalisme algérien qu'après avoir visité Tunis et surtout Fès, où la domination des dynasties berbères reste encore apparente.

Voici quelques vues :

TUNIS

Tunis au cœur d'enfant m'est la plus douce Afrique :
Elle vient d'Italie et reste d'Orient,
J'y retrouvai tout Nice et le marbre dorique,
La Sicile de soufre et l'Islam souriant.

Tunis a des blancheurs ferventes sur ses routes,
Des souks pleins de parfums d'étoffe et de fruits mûrs,
Des fusées de soleil dans l'ombre de ses voûtes,
Et le cri du roseau sur des parchemins durs.

Tunis en d'autres soirs prend des airs équivoques,
Elle veut vivre, plaire et s'attarde au café
En parlers zézayants coupés d'âpres colloques,
Mais le cœur musulman n'y fut pas étouffé.

Tunis m'aura charmé par sa double morale,
Par son double visage et par ses carrefours;
Je l'aimais d'ignorer son âme et son dédale,
Et j'y fus triste aussi de penser à l'amour.

* * *

Attardé dans le grand jardin du Belvédère,
Je n'attendais plus rien que la mort du soleil,
Un brin d'eucalyptus aux dents, la gorge amère
D'avoir trop respiré l'encens du soir vermeil.

Et le moueddhen cria, ivre de poésie,
Pour alléger les cœurs avec un fort levain,
Proclamant sans faiblir l'unité du divin
Sur la terre et les eaux depuis les temps d'Asie.

Des chèvres qui passaient nous ramenaient au Nil,
Des ânons trottaient sec sous la chaux de leur charge
Vers d'antiques cités où la vie était large
Et qui mordaient la pierre avec de durs outils.

Et Tunis était là comme au bord de la vague,
Epave d'un passé morne et resplendissant,
Ses terrasses brûlaient toujours du feu des bagues,
Tunis, opale éteinte où brille encor du sang.

De Tunis à Fès le contraste est profond. La couleur a changé. L'histoire sort des chartes. Un rêve se précise après l'apparition du soleil sur la terre fauve et les murailles crénelées.

FÈS

La gloire du matin déferle encor sur Fès
Avec les longs rayons d'une lumière oblique
Et rehausse d'azur sa terre aux tons de brique
Patinée en topaze et brûlée en Xérès.

La grande Espagne avec ses rois, ses Ximénès,
Avec le dur poinçon de la foi fanatique,
N'a pas empreint au sol sa marque de fabrique
Plus orgueilleusement qu'un sultan de Mek'nès.

Et c'est cela — cet or et le sang des bannières
Et le croissant levé sur les bandes berbères
Poussant le cri d'Allah au front de leurs chevaux —

Qui laisse tant de lustre à ces vieilles murailles
Quand le jour s'y rallume aux pointes des créneaux
Ou quand le drap du soir y tend ses funérailles.

Qui donc oublierait Fès après l'avoir connue dans le recul de sa civilisation intacte ? Chose unique et qui va se défaire, qui va céder au cinéma, à la radiophonie, aux hauts-parleurs, à la traction électrique, à la barbarie mécanique.

Dans les jardins de Fès pavés de mosaïque,
Le citron, la grenade au murmure des eaux,
La prière d'Islam et le chant des oiseaux
Composent un concert sensuel et mystique.

Là, le marchand niché au creux de sa boutique
Marmotte une sourate ou tourne ses fuseaux,
Sucre un thé à la menthe ou taille des roseaux
Pour transcrire avec soin le nom du Dieu unique.

On y hume un parfum de farine et de cuir,
Le même qui flottait sur les marchés de Tyr :
Sueurs, semences, miel. Une humanité passe,
L'humanité mêlée aux saints, aux animaux,
Celle d'où sont venus les mythes et les mots.
— Et j'aime cette ville où le progrès s'efface.

* * *

Un crépuscule sur les remparts fauves. La nuit tombera vite sur la grande cité de lave grisâtre coulée dans sa vallée entre deux monts arides. Alors toutes les lumières poindront sur les terrasses et la rumeur d'une ville secrète montera dans un chant de vieil Islam.

La campagne de Fès dans le soleil couchant
Couronne de verdure une ville hors d'âge.
Le soir en agonie y sanglote un pur chant
De fraîcheur, de beauté sans bruit et sans orage.

Islam! c'est là ton lac sur la fin du voyage.
Nous avons découvert ce repos en marchant,

En reposant nos yeux lourds sur le paysage :
C'est le but de la route et la borne du champ.

Derrière les créneaux de la haute muraille
Sont encor des jardins, des palais, des jets d'eau,
Mais les murs vont crouler, le vieux décor s'éraille,
Un mendiant aveugle y traîne son manteau.

Passons! le drame est là avec sa sombre halte,
Avec l'effort d'un monde arrêté dans le temps,
Avec le sang versé sur un seuil de basalte...
Passons, sans mépriser la gloire des sultans!

Abandonnons les souks où le marchand berbère
Propose des tapis, du cuivre et des parfums.
Nous avons connu Fès en ses fastes défunts
Et déjà dans le ciel monte la lune claire.

La ville alors s'éteint sans joie et sans iris,
Abandonnée au jeu fuyant des courtes flammes.
— Et je pense au tombeau où dort Moulay Idriss
Avec ses lampes d'or brûlant comme des âmes.

SALÉ

J'aimais à me promener jusqu'à la fatigue dans Salé longtemps interdite à nos courses. C'était une ville d'images et de pensées qui me surprenait à chaque pas. Elle était blanche et gonflée au bord de la mer comme une ancienne felouque appareillée.

Salé, cité de chaux éteinte sur la mer,
A vu sombrer l'esquif que montaient ses pirates;
Elle abrite à présent les vieux tisseurs de nattes,
Les coupeurs de cuir jaune et les batteurs de fer.

Mais quand du figuier lourd, s'élance un rameau fier
Sur le grenier caduc et la terrasse plate,
Quand le bruit des norias dans leur cage de lattes
Scande la fin du jour sur un rythme encore clair,

Quand le mendiant nègre adossé à l'enceinte
De la ville fermée en lamente la plainte,
On peut y prolonger les soirs mahométans.

L'heure y reste d'hier et tourne sur la place
Où se dresse un conteur d'histoires, tel Boccace,
Qui va guérir la peste et ralentir le temps.

RABAT

Le vieux cimetière de Rabat était intact. Il descendait du boulevard El-Alou et des remparts massifs des Oudaïas jusqu'à l'embouchure du Bou-Regreg. De la mer on abordait au rivage de la mort calmée, et la ville se cachait derrière cette défense.

Grande impression de novembre.
Exotique beauté de chant.
Ecrin de cuir fauve et grains d'ambre,
Ce fut Rabat dans le couchant.

Sous un ciel marin qui se brouille,
Et face au rempart marocain
Corrodé de lèpre et de rouille
Fument les forges de Vulcain.

Nous abordons un cimetière
Que peuplent des pierres debout,
Immense grève mortuaire
Avec la mer grondante au bout.

L'assaut gémissant de la lame
S'y brise en barre sur les bords;
Un peuple y conserve ses morts
Pour la défense de son âme.

Et l'Arabe est venu s'asseoir
Ici dans son burnous de laine.
Sur son chapelet qu'il égrène
Il compte les instants du soir.

Est-ce un pauvre vivant, une ombre ?
Croyant résigné à son sort,
Il sait que tout s'efface et sombre
Dans le triomphe de la mort.

Chaque jour il attend son heure
Et son cœur se fait plus léger
Devant l'Atlantique qui pleure
Au pied d'un vieux mur ravagé.

Pourrais-je oublier ce novembre
Exotique et beau comme un chant ?
Ecrin de deuil et collier d'ambre,
Ce fut Rabat dans le couchant.

* * *

Au début de notre occupation marocaine, alors que Casablanca n'existait encore que sur un plan cadastral, jalonné de quelques arbres lointains, j'ai eu la sensation de la renaissance prochaine de la terre. C'était en octobre 1915, pendant la guerre atroce dont on élcignait l'épouvante et la hantise des populations indigènes.

CHAOUIA

Maroc énigmatique en question posée :
Il semble que l'automne ici touche au printemps;
Les soirs et les matins sont trempés de rosée.
On regarde la terre, on écoute, on attend,
Bientôt la Chaouïa va se fleurir de germes;
On ne verra pourtant ni laboureurs, ni fermes,
Rien que d'immenses champs laissés à l'abandon
Où de vagues troupeaux paissent dans le chardon,
Et la mer effrangée entre les blocs de schiste,
Et le soleil qui sombre en gloire d'améthyste,
Et la tente nomade, et le chameau du gueux
Qui marche en nivelant tout d'un œil dédaigneux.
Pays vide. On y cherche un effort, une trace,
Et rien n'y reste plus de l'homme que sa race.

Mais on sent que le sol, usé comme un linceul,
A frémi dans sa mort et s'éveille tout seul.

En rentrant du Maroc, on s'arrête à Oran. On peut y arriver par bateau depuis Kenitra, port fluvial sur le Sebou. Le contraste est alors frappant. On vient de parcourir six siècles en deux jours. Oran est une grande ville d'un caractère exclusivement commercial où l'indigène se fait rare. Elle surprend et retient par son activité, sa vie ouverte, l'abondance de ses charrois et sa couleur espagnole.

ORAN

Ombre sur l'écran
D'un mot évoquée,
Revoyez Oran
Couleur de safran,

La ville masquée,
Sa fine mosquée,
La mer de saphir
Et Mers-el-Kébir.

Sa saveur étrange,
Son parfum recuit
En font une orange
Entre tous les fruits.

Elle a vu des bagnes
Et plus d'un drapeau;

Un reflet d'Espagne
A doré sa peau.

Elle fut sultane
Aux jours de repos
Et reste gitane
Sous ses oripeaux.

Elle eut une aurore
D'ambre sur ses murs,
Mais ses métiers durs
Ont chassé le Maure.

Le sens africain
A ce point bifurque :
Mots républicains
Et liberté turque.

Mais vive l'effort!
Et sans ironie,
Car tout n'est pas mort
Dans cette Oranie.

Fuyant l'art défunt,
Elle veut des gares,
Du ton, du parfum,
Citrons et cigares.

Ville de safran
D'un mot évoquée,

Avec sa mosquée
Revoyez Oran.

* * *

Le Sud-Algérien, de Touggourt à Béchar : pays unique au monde pour l'étude vivante des mœurs sahariennes, le décor et la musique profonde des choses primitives.

Mais ce ne sont pas les notices des guides qui peuvent l'ouvrir au voyageur. Il importe d'y avoir vécu et rêvé parmi la foule grégaire, d'avoir éprouvé le cafard des solitudes autant que l'allégresse des réveils au désert, si bien exprimée par le chant orgueilleux de l'émir Abd el Kader. Nous avons, d'autre part (1), noté ces choses qui déborderaient singulièrement notre étude et nos considérations sur l'orientalisme.

Voici cependant deux soirs du Sud. Le premier fut écrit à Beni-Ounif de Figuig après une heure de Schumann chez le commandant Pariel. Le sentiment secret qu'il exprime est peut-être un peu littéraire; mais la peinture saurait, elle aussi, transposer sur le plan visuel cette impression d'éloignement et de pourquoi total puisqu'elle nous vient des choses.

FIGUIG

Fermez le piano où l'Europe est couchée,
N'éveillez pas la morte au creux du bois verni,
Ce qu'elle avait à dire est dit, tout est fini :
J'ai vu dans le soleil passer sa chevauchée.

(1) « D'UN PAYS PLUS BEAU », un vol. édition de l'« AKHBAR », illustrations de Pierre Bonnard.

Sentons-nous étrangers sur ce sable qui ment,
Nous ne connaissons plus l'odeur de cette flore,
Fermez le piano et fumons seulement
Devant ce couchant vert où l'âme s'évapore.

Les grands cris de Paris vers le triste avenir
Et tout ce que l'amour épongea de mensonge,
Rien n'est plus, rien ne vaut les regrets ou le songe
Et nous savons enfin la beauté de finir.

Je veux aller dormir ce soir sur la terrasse :
L'extase de la lune en mon cœur tombera,
J'écouterai s'éteindre en moi toute ma race
Et chanter le silence au fond du Sahara.

TOUGGOURT

Je revois un café du Sud, un mauvais lieu;
Trois quinquets de fer-blanc vacillent dans ce bouge
Où l'on fête peut-être un très ancien dieu,
Et des charbons d'encens fument dans l'âtre rouge.

Pour obéir aux lois de la terre et des cieux
Tournants, une danseuse au front de pierre lisse
Agite ses anneaux d'argent, ondule, glisse
Et tend vers le désert ses bras religieux.

Tambours et rh'aïtas éraillent notre oreille :
Est-ce la chair qui meurt ou l'esprit noir qui veille ?

Nous sortons. Au dehors brille un croissant nouveau
Eclairant le sommeil du troupeau sur la plaine.
Et seul un grand pasteur enlinceulé de laine
Semble se réveiller de la nuit du tombeau.

* * *

L'impression reste vive de ces longs troupeaux de chameaux qui viennent du fond de l'horizon, grandis par une étrange optique.

Je connaissais un peintre allemand, Wekerling, naïf et bon, fils de pasteur, toujours secoué d'un gros rire admiratif. Il ne savait rien de plus beau que les chameaux et passait son temps à les étudier en crayons puissants. Il mourut pendant la guerre, en Algérie, dans un camp de concentration.

CHAMEAUX

Dressés sur le fond d'or d'un couchant au désert,
Indifférents chameaux à la lippe héraldique,
Ruminants d'un passé dont la forme se perd,
Antédiluviens esclaves de la trique,

Vous portiez la beauté des femmes en bassour,
Et quand le vent du sud faisait claquer la toile
De la tente d'exode où s'enferme l'amour,
Vous conduisiez des rois vers la dernière étoile.

Et nous vous avons vus rassemblant les débris
D'un peuple dispersé, d'une armée en déroute,
Suivis par les ânons, les chèvres, les brebis,
Caravaniers galeux dans un pays sans route.

Vous remontiez au nord et campiez vagabonds
Dans des terrains tachés d'herbe dure et d'épines,
Avec vous la tribu se déplaçait par bonds
Et ses enfants nichaient dans vos maigres échines.

Et nous vous avons vus sur le sable, au repos,
Dans le cercle des feux allumés pour la halte,
Avec le cou tendu des bêtes de troupeaux
Et sculptés comme au cœur d'un temple de basalte.

Nous vous avons suivis quand jaillissait le jour,
Quand vous vous releviez pour l'éternel voyage,
Lourds encor de la nuit et comme au temps d'Assour
Saluant le soleil de vos têtes sans âge.

Méhara de bataille et bêtes de convois
Aux larges flancs chargés de sacs d'orge et de laine,
Vous venez d'une histoire où tout est gloire et peine,
O bêtes de misère et bêtes de pavois!

* * *

Le retour vers le Tell est une désillusion, une disparition de lumière et de beauté. Et cependant la région des lacs et des arbres, des sources jasantes et des villages perchés n'est pas moins picturale que le Sahara. Mais la noblesse du Sud est faite de dépouillement.

Un fond de lac salé exhalait au soleil
Son odeur de marais mortel, et tout pareil
A quelque fjord glacé sous un vent de Norvège,
Sa lumière jouait dans le sel et la neige.

Le convoi de Touggourt, nuageux, irréel,
Soufflait une fumée ajoutée aux mirages.
Seule vivait la plaine ouverte jusqu'au ciel
Qui parlait à nos yeux comme autrefois aux mages.

Nous remontions ainsi vers les villes du Tell
Où sont les beaux vergers d'oranges, les vignobles,
Et nous savions déjà n'y trouver rien de tel
Que ce pays promis aux pauvres et aux nobles.

Nous jetions notre adieu au sable, aux murs de toub,
Au Sud efflorescent d'or et de magnésie,
Mais nous gardions au cœur son chant, sa poésie,
Sa beauté minérale et ses soirs de mektoub.

* * *

A Biskra, je revois une admirable « Naïliat », qui posait pour Fréchon le photographe, sous les arcades de l'hôtel du Liban. Le nom de Fréchon devrait être retenu, je l'ai dit, par tous les orientalistes, car il a su capter le mouvement, le geste et le caractère des oasiens de Biskra, et des filles de l'Aurès.

J'aime au soleil qui joue
Sur un fond d'opéra
Le bistre de ta joue,
O fille de Biskra!

Ta coiffure barbare
De soie et de sequins
Et tes sourcils en barre
N'ont rien des mannequins,

Des figures drapées
A la mode d'un soir
Et des pâles poupées
Sous les feux du trottoir.

De ton amour profane
Monte un parfum de sang,
Tel un jasmin se fane
Sous un soleil puissant.

Quelque chose nous flatte
En toi, de doux, de cher,
L'âpre goût de la datte
Est celui de ta chair.

Bien loin des maisons closes
Où languissent tes sœurs,
Des haleines de roses,
Des souffles caresseurs,

Passent parmi les palmes;
Vers toi fume l'encens
De ces grands déserts calmes,
Prêtresse de nos sens.

Ta pensée est peut-être nulle,
Mais ta gorge a des chants d'oiseau,
Et pour toi dans le crépuscule
Pleurent des flûtes de roseau.

Enfant brune aux robes antiques,
Roides comme des dalmatiques,
Tu portes bien tes colliers lourds
Faits de tes péchés jour par jour.

Sur ton sein se casse la moire,
Tes cheveux sont aguichés d'or,
Mais tu n'as pas gardé mémoire
De ceux qui nombrent ton trésor.

Au bas de l'icone impudique
Nous écrirons ton nom « Zôhra »
Nous t'emporterons, Sahara,
Entre des pages de musique.

* * *

Je voudrais que l'art de nos peintres sût exprimer la majesté des grands peuplements de cèdres de l'Atlas blidéen et de l'Aurès. Voici une note prise à Chréa, avant que le site ne fût livré aux amateurs de ski et de camping.

CÈDRES

Au-dessus de la plaine où le travail de l'homme
A fait pousser la vigne et répandu le blé,
Insensibles aux chocs de l'Afrique et de Rome,
Les cèdres d'Orient, les cèdres ont peuplé.

Sous ces arbres de paix aux ramures planantes,
A l'heure où fond leur sève aux rayons du matin,
On respire, on s'unit à la force des plantes,
On se soumet aux lois profondes du destin.

Sourds aux enseignements des quatre évangélistes,
Aux sourates du jour comme aux soûtras d'hier,
Les cèdres ont conquis la montagne et les schistes
Durant les âges d'or, d'incendie et de fer.

Prêtres, leurs bras levés en lyres et en torche
Sacrent d'amour la terre et les siècles puissants;
Leurs pleurs ont adouci la main qui les écorche
Et quand fume leur bois on pense à des encens.

* * *

Ces esquisses et ces impressions sont bien occidentales, j'en conviens. L'orientalisme natif s'exprime autrement et je n'en veux pour preuve que cette pièce fugitive d'un style andalou notée à Alger. Elle fut écrite pour une danseuse qui voulut bien la moduler pendant qu'un vieux nègre portier grattait sa guitare à deux cordes dans le patio désert.

LA DANSEUSE

Quand m'apparut son front si clair
Je respirai léger dans le lever du jour,
Et puis j'admirai ses sourcils charmants
Comme l'écriture d'une lettre d'ami.
Plus tard, j'ai vu, dans ses yeux noirs
Et sous la frange de ses cils
Briller les lampes de l'amour.

Son nez a la courbe fine d'une tige de narcisse;
Ses dents, sous le sang des gencives,
Gardent l'éclat des perles dans l'écrin;
Sa joue brune au soleil
Est comme un vase d'or où se mirent des roses;
Son menton se creuse d'une fossette;
Son cou lisse et gonflé
M'a fait penser avec des larmes
Au gémissement de la tourterelle.

Sa poitrine odorante est comme un beau jardin
Où mûrissent la pêche et la grenade,
Et c'est un cadeau royal pour le Bey.

Elle embellit ses vêtements et ses parures.
Il y a dans son corps des grâces merveilleuses :
Celles que montre la danse
Et celles que cache la tunique fendue.
Mais je sais que son nombril est comme une tasse
Où tiendrait une mesure de parfum,
Et que ses cuisses ont l'élégance des colonnes
Qui soutiennent la chambre du Pacha.

Ayant appris que je l'aimais,
Elle a quitté ses chaussons de soie et ses babouches.
J'étais assis près d'elle et je l'ai regardée
Tant que je suis tombé enfin sur le tapis...

Je n'irai qu'à ses pieds ramasser ma folie,
Et puis je partirai sans jamais l'oublier.
— Ah! que la route est longue au voyageur chargé!

MINIATURE PERSANE

Ton front calme est un ciel où va naître le jour,
L'arc de tes sourcils durs fut tendu pour la guerre;
Tes yeux brillent profonds des lampes de l'amour
Et la frange des cils adoucit leur lumière.

D'une race parente aux sultans couronnés
La courbe d'une palme est celle de ton nez;
Ta joue est un beau vase où se mirent des roses;
Tes cheveux, une écharpe adaptée à tes poses.

La fleur de nos jardins se nomme volupté,
Et ta vie a fleuri comme un ruisseau d'été.
Mais ramène à tes pieds les plis de ta tunique,

Toi qui n'a pas de sœur, incomparable, unique,
Et verse sur nos fronts la musique d'un soir,
Pure comme l'étoile au fond du cyprès noir.

* * *

Les poètes algérois ne manquaient d'ailleurs pas de culture générale. J'ai noté cette stylisation arabe de l'Amour mouillé :

L'HOTE DE DIEU

Dites-moi, mes amis, ce qui m'est arrivé.
L'autre soir, on a frappé à ma porte;
C'était par une nuit bien sombre.
L'orage rasait la plaine
Et courbait les arbres tordus
Qui sont la force de la terre.
C'était par une nuit où le sang généreux
S'émeut des frissons de la faiblesse.

On a frappé à ma porte
J'ai crié : « Qui es-tu ? »
— « Je suis l'hôte de Dieu »
— « Sois donc le bienvenu ! »

Il a passé la nuit dans ma maison
Et m'a parlé le langage de la douceur.
Mais ce matin je me suis réveillé
Lourd de mon cœur blessé,
Et j'ai su que l'amour était entré chez moi...
Dites-moi, mes amis, ce qui m'est arrivé!

* * *

Je pourrais multiplier ces citations, qui précisent une poésie orientaliste et algérienne peu connue et d'une autre ambition que celle de nos cénacles. J'abrège pour faire place aux images visuelles.

Avoir connu le ciel d'Afrique et ses palmiers
Trempés de lune et ses cyprès de flamme noire,
Avoir marqué nos pas dans les plus beaux sentiers
Nous compose un destin plus grave que la gloire.

Choisissons notre exil et ne regrettons rien.
Montons plus haut, vers le silence, sans nous plaindre,
Car nous avons étreint longtemps le seul vrai bien
Qui vaille encor qu'on vive en fierté sans trop geindre.

Les sources de la terre ont éclairé nos yeux.
Purs comme des lotus parmi les eaux du monde,
Nous allions au divin par la route profonde
De la nature : nous voulions les plus grands jeux.

Et que la foule n'ait pas su ces aventures,
Laisse plus de parfums dans nos jardins secrets.

Au soleil de la vie et sous nos treilles mûres,
Nous pouvons au passant offrir un raisin frais.

Cette explication n'est pas une défaite. Je la formule au contraire dans un sentiment d'appel, pour réagir contre la centralisation européenne avec ses excès. L'art, en dehors des moyens d'existence qu'il doit assurer à l'artiste, se suffit à lui-même quand il devient le sel de la terre, l'expression de la sensibilité, le fruit le plus délectable des efforts humains. Je ne souhaite pas qu'il ajoute beaucoup de rentes ou de distinctions officielles à ses titres de noblesse, car il s'appauvrirait en perdant le contact avec la misère et la souffrance et en sollicitant de la masse les honneurs et les récompenses dont il reste le seul dispensateur.

Les artistes sincères sont des généreux, des intuitifs et des révélateurs, mais leur rôle reste limité à la réceptivité de leur entourage. Ils savent anticiper sur des courbes montantes, sans pouvoir s'opposer à leurs déclivités. L'histoire de l'art reliée à l'histoire générale est là pour nous l'apprendre. Dans ces conditions, il me semble que c'est surtout aux peuples jeunes en voie de formation ou de renaissance que les artistes sont utiles. L'Algérie, terre de beauté, a besoin d'eux pour devenir elle-même.

Un siècle après la prise d'Alger, la France n'a pas réalisé encore tout son destin qui est de s'affirmer parmi les filles de la Méditerranée et de dater un cycle vital. Elle a su attirer des travailleurs robustes et entreprenants, associer des intérêts qu'on aurait pu croire ennemis sous le signe de la guerre. Après avoir coordonné tant de forces et produit tant de richesses qui vont s'accroître encore avec les progrès de sa politique indigène, elle saura briller d'un éclat tout particulier qui sera celui de sa croissance et de ses désirs. Et c'est là sans doute le meilleur souhait que nous puissions adresser à notre jeune centenaire.

Le savant géographe Gautier a expliqué qu'aux temps obscurs du Maghreb l'introduction du chameau dans l'Afrique du Nord avait modifié

profondément le caractère du pays, en favorisant le commerce par le régime des caravanes et en ouvrant au nomadisme l'immensité des steppes. De la même façon la culture méthodique de la vigne a rompu la jachère antique et créé un pays nouveau.

Sans la vigne qui jeta sur la terre le manteau de Noé, nous aurions peut-être détourné nos yeux de la nudité du bled et le sort du colon eût été différent, car il ne suffisait pas de cultiver n'importe quoi en Mauritanie, y compris l'ananas et la vanille, comme on croyait pouvoir le faire au début, pour forcer la nature des choses et du climat.

La viticulture explique l'évolution foncière et la poussée des villes au hasard des années heureuses. Il appartenait ensuite à la colonisation intellectuelle de justifier le luxe de l'Algérie parvenue à la richesse.

Nous saluons ici les bons ouvriers de cette œuvre solidaire, indigènes, colons, artistes et éducateurs qui continuèrent la conquête et qui sauront lui donner son sens le plus élevé.

D'un dernier mot ému, nous saluons aussi ceux que la mort vient d'enlever au bataillon sacré des porteurs de lumière : nos amis Migonney, Dinet et Suréda, qui resteront l'honneur de la peinture algérienne.

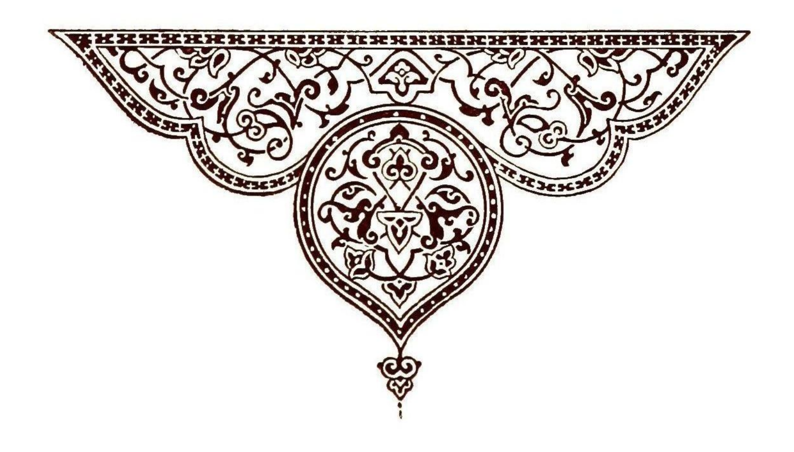


TABLE DES ILLUSTRATIONS

MAINSSIEUX Lucien. — LA MOSQUÉE DE LAGHOUAT.

NICOLAÏ Paul. — VUE D'ALGER.

NOAILLY Francisque. — MESKINE.

NOIRÉ Maxime. — ENVIRONS DE TLEMCEN.

RANDAVEL Louis. — OLIVIERS AUX ENVIRONS DE BOUGIE.

REYNAUD M. — L'AMIRAUTÉ D'ALGER LE MATIN.

RIGOTARD Alex. — MOSQUÉE EL-DJEDID.

ROCHEGROSSE Georges-Marie. — TSOURIA.

SINTÈS Joseph. — TERRASSES D'ALGER, CASBAH 1880.

SURÉDA André. — L'OASIS.

GRAVURE ET IMPRESSION
SADAG DE FRANCE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR SES PRESSES
A BELLEGARDE
EN MARS
MCMXXX

